

## **La Fille sur le canapé - Préface**

### Générique

Je m'appelle Axelle Jah Njiké, et lorsque j'avais 11 ans, j'ai été violée sous le toit, sous lequel je grandissais. Mon agresseur, d'une vingtaine d'années, était l'un des hommes de mon cercle familial.

Si mon histoire personnelle est le point de départ de cette série documentaire, nous sommes nombreuses à partager l'expérience qui fut la mienne.

*Musique : Respiration saccadée, bruit de voix.*

### Extrait littéraire

*Comédienne : Atsama Lafosse*

*Journal intime d'une féministe noire - La fille sur le canapé - Axelle Jah Njiké*

Mon premier rapport sexuel, n'était pas consenti. J'avais 11 ans.

Et je ne savais rien des choses du sexe.

Mon agresseur était jeune, il avait tout au plus 25 ans. Je le connaissais bien. Je l'aimais même beaucoup. Le considérant comme un grand frère, bienveillant, un ami auquel je pouvais me confier et qui me semblait-il, ne me prenait pas pour une gamine.

Il me viola sur le canapé du salon, la télé allumée et la main pressée sur ma bouche.

La minute d'avant, nous chantions sur le canapé comme nous l'avions déjà fait plusieurs fois auparavant, et en une fraction de seconde, je me suis soudain retrouvée sous lui. Je me souviens de la poussée brutale de ses hanches entre mes jambes. Je ne portais pas de pantalon. Je n'en avais pas le droit. Je ne portais que des robes ou des jupes.

Je me souviens de son genou, puis de ses mains farfouillant sous ma jupe. Du poids de son corps sur le mien. De son odeur. Ou plutôt de celle de sa sueur. Et de ses ahanements dans mon oreille.

Aujourd'hui encore, son odeur, mes poignets bloqués dans une prise impérieuse dont je ne pouvais me soustraire, son souffle dans mon oreille, sont des choses dont je peux me souvenir en fermant les yeux.

Ce jeune homme était l'un des frères de la petite amie du fils de ma mère, sous le toit duquel je grandissais. C'est comme ça qu'il était rentré dans notre maison.

Quand mon « frère » et sa petite amie rentrèrent ce soir-là, rien ne fut dit.

Je crois qu'ils me regardèrent bizarrement ... ou est-ce que je veux croire qu'il en ait été ainsi ? Qu'ils aient « senti » qu'il venait de se produire « quelque chose » ? Qu'il n'était pas normal que nous soyons chacun assis, en bout de canapé ? Que je serre de la main gauche, ma jupe sur mes genoux comme si ma vie en dépendait et de la droite, l'accoudoir du canapé ?

En fait, je n'en sais rien.

Je n'ai rien dit. Eux non plus. J'ai juste demandé à aller me coucher. Et dans la chambre, j'ai enlevé ma culotte souillée du sperme de mon agresseur, et l'ai jetée par la fenêtre.

Dans la rue, en bas. Sans hésiter. Et sans pleurer, non plus.

J'avais 11 ans et je ne savais pas encore que le viol était la manière la plus banale, de devenir femme, dans ma famille. Qu'aucune femme avant moi, dans ma lignée, n'avait pu choisir son premier partenaire sexuel.

Je ne revis jamais mon agresseur. Il ne remit jamais les pieds dans notre appartement. Je me suis demandé longtemps si mon tuteur et sa petite amie avaient su ce qui s'était passé.

En tous cas, personne ne m'en a jamais rien dit. Personne ne s'est jamais excusé.

*Et personne ne m'a jamais demandé si j'allais bien.*

## **Axelle :**

Au lendemain de mon viol, c'est à la bibliothèque que je vais me rendre pour essayer de trouver dans les livres, une explication à ce qu'on m'a fait.

Je suis une petite fille qui trouve refuge dans la lecture depuis mon arrivée en France, quelques années plus tôt. Et il me paraît évident, que quelque part, parmi tous ceux de la bibliothèque en bas de chez moi, il y en a bien un qui doit

raconter, expliquer, décortiquer ce qui m'est arrivé.

Je vais aussi subtiliser à la librairie de la Presse rue de Rocroy, juste en bas de chez moi, des ouvrages qui ne sont pas disponibles à la bibliothèque et planquer sous mon matelas ces titres, toujours dans la même optique; comprendre ce qu'on m'a fait et disposer du vocabulaire pour en parler, même si je n'en parle à personne.

Parce que c'est la littérature des femmes noires qui m'a sauvée, qui m'a permis de me réapproprier mon vécu, jusqu'à pouvoir en parler, ce podcast est émaillé de textes qui se sont avérés essentiels pour mon développement personnel et ma vision du monde.

Ces voix littéraires qui résonnent à jamais en moi, sertissent chaque épisode. Les extraits choisis sont tirés d'œuvres de fiction d'autrices noires qui m'ont accompagné et permis de reconnaître et nommer les violences, comme Maya Angelou, Toni Morrison, Alice Walker, Leonora Miano, et Sapphire.

Les violences éducatives, conjugales, sexuelles intracommunautaires sont omniprésentes dans la littérature noire. Et à condition de bien vouloir y prêter attention, elles illustrent dans la fiction, la réalité de beaucoup...même si je suis encline à croire que la réalité surpasse souvent la fiction.

Selon le rapport de l'organisation mondiale de la santé en 2014 sur la prévention de la violence dans le monde une femme sur cinq et un garçon sur treize déclare qu'elle ou il a été violenté

sexuellement dans son enfance. Dans 70% des cas quand l'enfant a moins de six ans, l'agression est incestueuse. En Occident comme ailleurs, la plupart des viols et des agressions surviennent dans la sphère familiale et non comme on le croit souvent, à l'extérieur. Plus la victime est jeune au moment des faits, plus l'agresseur est proche de la victime. 86% des viols ou tentatives, sont perpétrés par des proches. 57% des viols sont commis sur des personnes mineures, filles et garçons.

Que l'on parle de viol, d'attouchements, de caresses mal placées, d'insinuations inappropriées, de regards douteux, de climat immoral, ou d'inceste, la problématique des enfants victimes de violences au sein du foyer est malheureusement universelle. Elle ne connaît pas de frontières.

Toutefois, dans le cadre intracommunautaire, la violence perpétrée à l'abri des regards, dans le domicile familial ou conjugal, demeure invisible et silencieuse.

Encore aujourd'hui, dans les communautés noires, et parmi la diaspora, seules une poignée osent dénoncer les violences faites aux femmes par les hommes noirs. Hormis ces voix, la question des violences faites aux femmes y demeure absolument taboue.

Encore plus lorsqu'il s'agit des violences sexuelles dans l'enfance ou la jeunesse.

Pourtant, aux États-Unis, plusieurs rapports révèlent que les femmes noires sont les plus jeunes victimes sexuelles par rapport aux autres groupes. Un rapport national reporte que 91% des

femmes noires sont agressées par des hommes noirs, et 75% de ces agresseurs sont membres de leur entourage ; membres de leur famille, amis, référents ou voisins.

Bien que nous ne disposions pas de ce genre de données en France, les statistiques ethniques étant comme vous le savez, interdites, la présence en nombre des femmes et des filles noires dans des lieux dédiés à l'accompagnement des victimes de violences, laisse à penser qu'elles forment un contingent massif frappé par cette problématique. Et ce en dépit de l'omerta en vigueur œuvrant à la silenciation de leur parole par les groupes auxquels elles appartiennent.

J'espère avec ce podcast, au travers de mon histoire et celles des femmes et filles noires que vous allez entendre, lever un pan sur ce sujet fort peu traité au prisme des populations afropéennes, dont les membres, françaises, aux origines africaines, vivent ici en Europe, ou au sein des diasporas francophones de la planète.

En plein #MeToo, à l'automne 2017, l'histoire d'une fillette de 11 ans dont l'agresseur avait été acquitté par les jurés de la cour d'assises de Seine & Marne, m'a laissé sans voix.

Justine, pré adolescente d'origine congolaise, alors en vacances chez son oncle, a accepté d'accompagner jusqu'au parc, un inconnu qui l'aborde alors qu'elle joue avec sa cousine, au pied de l'immeuble.

Là, il commence à la déshabiller et lui demande de se coucher sur le sol. Il lui tient les mains, la

pénètre. Elle lui demande d'arrêter, mais il continue.

Quelques minutes plus tard, elle retourne chez son oncle, ne dit rien. Honteuse et garde pour elle, ce qui s'est produit.

5 mois plus tard, sa famille découvre sa grossesse, et elle accouchera en Mai 2010 d'un petit garçon, placé dans une famille d'accueil. Son agresseur, un cap verdien âgé de 22 ans, évoquera lors de l'audience pour sa défense, « la chaleur africaine » et ne pas avoir eu conscience de contraindre la fillette.

Dans une de ses déclarations à la presse, l'avocate de Justine confie qu'elle espère que l'argument de la « chaleur africaine » n'est pas à l'origine de l'intime conviction des jurés, autrement dit que le fait que Justine soit une petite fille noire n'a pas pesé dans la balance du verdict.

Justine avait l'âge que j'avais lorsque j'ai été agressée. Contrairement à moi, elle avait un physique de fillette au moment de son agression, on ne pouvait pas la confondre avec une adolescente ou une femme mais il n'en demeure pas moins que cela n'a pas suffi à ce qu'elle soit perçue comme une victime.

Une enquête du Centre d'étude de la pauvreté et des inégalités de l'université de droit de Georgetown parue à l'été 2017, révélait les biais raciaux dont faisaient l'objet les petites filles noires. Dès l'âge de 5 ans, ces dernières étaient l'objet d'une « adultification », soit un préjugé racial du fait de leur couleur de peau.

Les personnes interrogées considéraient qu'elles avaient besoin de moins d'attention, de moins de

protection, d'être moins soutenues, moins réconfortées, qu'elles apparaissaient plus indépendantes, plus matures et plus au fait des questions d'adultes comme le sexe.

Cette étude effectuée sur un échantillon d'adultes avec une majorité de personnes blanches dans le panel, j'en ai parlé avec deux des expertes que vous entendrez dans ce podcast.

J'ai demandé à l'anthropologue, sociologue et psychothérapeute familiale, Sokna Fall, vice-présidente de l'association mémoire traumatique et victimologie, que vous entendrez plus longuement dans l'épisode 8, à quoi pouvaient tenir de tels stéréotypes à propos des petites filles noires ?

### **Sokhna Fall :**

Je pense que dans ce genre d'études, les opinions que ça reflète sont vraiment liées à l'histoire. Et en l'occurrence l'histoire des États-Unis, où un enfant noir a pu être considéré comme utilisable aussi bien qu'un adulte noir, c'est à dire utilisable dans les champs de coton comme sexuellement. C'est-à-dire que, qu'à partir du moment où l'enfant est utilisable, il peut être utilisé à tout moment. Et quand l'enfant est serviteur, il peut servir à tout. Y compris aux services sexuels. Et pour moi, une étude comme celle-là, elle parle des racines profondes du racisme aux États-Unis, qui sont quand même l'esclavage avec quelque chose qui est politique... Pour pouvoir esclavagiser des gens ou exploiter des gens, il faut déjà comme dans les génocides, il faut déjà les déshumaniser suffisamment pour que la chose soit praticable.

Et ça, toutes les sociétés humaines font ça depuis des siècles, c'est pas mal de déjà de commencer



par dire « En fait, ce n'est pas vraiment des humains. C'est pas tout à fait des humains. Ouais ils nous ressemblent mais pas tout à fait. Il y a quand même ce truc là ou ce truc-là » où enfin bon, peu importe quand il n'y a pas de signes physiques, on en trouve, on trouve des signes culturels ou religieux, on trouve des trucs. Bon, voilà. Je pense que ces préjugés-là, ils prennent leur source là-dedans et qu'ils n'ont évidemment pas été remis en cause parce que profondément aux États-Unis, je pense que l'esclavage n'a pas été vraiment remis en cause parce qu'il faudrait pour cela remettre en cause finalement, la construction du pays et c'était un peu compliqué, peut-être même pour les Noirs américains.

En France, même si c'est un peu différent, je pense qu'il y a des sources semblables, plus liées à la colonisation et qui font aussi que effectivement, il y a tous ces préjugés sur les petites filles noires ou les petits garçons aussi d'ailleurs, qui seraient sexuellement plus précoces ou plus aptes que les petites filles blanches. Mais c'est aussi pour moi, c'est source historique. C'est qu'effectivement, le colon, il avait le droit de se servir dans les populations colonisées alors qu'il était inimaginable que le colonisé s'approche de quelque manière de la progéniture ou des femmes de colons.

### **Axelle :**

Nous avons également évoqué l'argument de la puberté précoce, qui est souvent invoquée comme ligne de défense par les agresseurs dans les affaires impliquant des enfants de groupes minoritaires.

## **Sokhna Fall :**

Le coup de la puberté précoce, ça ça marche très bien pour les agresseurs, quelle que soit l'origine des petites filles. En fait, ce n'est pas le sujet, c'est le prétexte. Parce que ça permet de faire l'économie d'analyser vraiment ce qui s'est passé. On est quand même dans une société qui est complice de la violence, de la violence en général et de la violence sexuelle en particulier. Et que, quand on peut, on trouve des prétextes pour justifier la violence. Et avec les petites filles noires, c'est très pratique puisque il y a ce passé colonialo- raciste qui prétend que les petites filles noires seraient plus vite précoces et plus vite aptes à la sexualité que leurs homologues blondes aux yeux verts. Et c'est des stratégies aussi que vont toujours mettre en avant les agresseurs. Des arguments que vont mettre en avant les agresseurs. Pas fous, ils vont toujours chercher qu'est-ce qu'ils vont pouvoir pointer chez la victime qui va servir leur impunité ? Et là, en l'occurrence, bah c'est le passé colonialo- raciste et en partie le présent mais bon, de la France. C'est juste un instrument.

Ce que ça souligne, c'est que c'est plus le rapport politique qui est en jeu qui est instrumentalisé au service des agresseurs. De toute façon, le racisme est toujours une question politique. C'est pas une question que c'est compliqué de vivre avec des gens qui ne sont pas comme nous. Ça c'est pas vrai. C'est vraiment, ça devient compliqué quand politiquement, on a vraiment besoin qu'ils ne soient pas comme nous.

En fait le problème c'est que c'est typique des violences. Chaque fois, on essaye de nous faire nous concentrer sur les victimes, sur les

caractéristiques des victimes qui pourraient expliquer que, alors qu'en fait, c'est jamais ça le sujet. Ce qui est le sujet, c'est vraiment, ce sont ces stratégies de pouvoir qui peuvent être à l'œuvre. C'est les stratégies de l'agresseur. C'est un contexte qui permet ou pas, qui désigne ou pas, parce que, bien sûr, les agresseurs, comme leurs intérêts c'est l'impunité, ils vont toujours chercher les victimes qui leur assurent la plus grande impunité. Les agresseurs qui ne sont pas fous, ils vont toujours chercher une victime vulnérable ...

**Axelle :**

Quant à la sexologue Morgane Ciupa, que vous entendrez dans l'épisode 6, je lui ai demandé si les femmes noires et les filles noires avaient un rapport différent à la sexualité, déterminé par leur apparence ?

**Morgane Ciupa :**

Une couleur de peau ne détermine pas un niveau d'envie, d'envie sexuelle ou de rapport à la sexualité. Les petites filles noires qui seraient plus au fait du rapport à la sexualité, est quelque chose qui vient se confondre dans le fait que, la plupart du temps, dans les communautés noires, on va plus rapidement autonomiser l'enfant. Donc l'enfant va, alors, je ne vais pas dire grandir plus vite, mais en tout cas, il va être autonome, plus vite. On va le laisser marcher plus vite. On va le laisser prendre des risques plus rapidement que dans d'autres communautés et on va vraiment chercher à l'autonomiser, ce qui peut être aussi en lien avec des conditions de vie. On retrouve exactement la même chose, par exemple en France, en province, bah les enfants du coup qui

sont en province. Et on va partir sur un cliché, de parents agriculteurs, etc. Bah du coup, les enfants vont être plus vite autonomes, ils vont être accompagnés en tout cas autrement que les enfants de villes. Et où, effectivement, le fait qu'ils soient plus autonomes, ça nous donne la sensation qu'ils sont un peu plus grands que les autres et donc qu'ils sont un peu plus adultes que les autres. D'où, derrière bah ces stéréotypes qui arrivent de bon bah si tu es plus adulte, si à tant de mois tu marches déjà, si, tu te débrouilles déjà tout seul, tu sais faire ton lit et que, du coup, tu es content d'être un grand, du coup, c'est que tu dois bien connaître plein d'autres choses, de grands. Ce qui n'est pas le cas. Savoir faire des choses, ça ne veut pas dire avoir une maturité par rapport à différents sujets. Ça n'a rien à voir.

### **Axelle :**

En 2007, Tarana Burke, jeune travailleuse sociale noire-américaine de Harlem, crée le mouvement MeToo, une initiative de soutien aux victimes d'agressions sexuelles dans les communautés afro-américaines, et les quartiers défavorisés.

Dix ans plus tôt, en 1996, alors qu'elle est éducatrice, une jeune fille de 13 ans lui confie les viols à répétition dont elle est victime de la part de son beau-père, mais Tarana Burke, elle-même victime de violences sexuelles dans sa jeunesse, ne parvient pas à s'ouvrir à la fillette pour lui dire «*Me too* » (moi aussi).

Parce qu'elle s'en voudra très longtemps de ne pas alors avoir su trouver les mots pour reconforter la jeune fille, elle créera quelques années plus tard une association pour venir en aide aux femmes noires victimes de violences sexuelles. Et

convaincue que l'émancipation des femmes se fera par l'empathie, elle lancera le slogan "Me Too" pour montrer aux victimes qu'elles ne sont plus seules.

Le 15 Octobre 2017, à l'initiative de l'actrice Alyssa Milano en pleine Affaire Weinstein, plusieurs millions de témoignages partout dans le monde, de femmes ayant été violées ou agressées sexuellement sont partagés sous le hashtag MeToo sur Twitter, Facebook, ou encore Snapchat, en à peine vingt-quatre heures. Mais dans cette vague, nulle mention du travail de Tarana Burke et de son mouvement. Du fait que depuis plus d'une décennie déjà, elle tend l'oreille, accompagne et soutient des victimes de violences sexuelles. Qu'elle a compris que la sororité est un outil féministe puissant, qui permet de lever la voix du silence individuellement et collectivement.

Ironie du sort, le slogan destiné aux femmes noires invisibilise ces dernières, à commencer par sa fondatrice. Preuve s'il en faut que nous ne partons pas tous d'une position commune d'accès à la parole et à l'écoute. Aujourd'hui encore, peu de personnes connaissent la genèse du hashtag et l'invisibilisation dont a fait l'objet sa créatrice. En France, depuis la déferlante #MeToo de l'automne 2017, si la parole s'est libérée sur la question des violences sexuelles, et une multitude de récits de fictions ou de témoignages ont été publiés, aucuns ouvrages écrits par des femmes afro-descendantes ne figurent dans les librairies. Pas un seul livre sorti ces trois dernières années sur la question des violences sexuelles dans l'enfance ou à l'âge adulte, ne se rapporte à l'expérience d'une ou plusieurs femmes noires.

Ceux disponibles sont ceux de la population majoritaire.

**Extrait :**

***« Il est impossible de parler d'histoire unique sans évoquer le pouvoir. Il y a un mot, un mot en Igbo, qui me vient en tête à chaque fois que je pense aux structures au pouvoir dans le monde, et c'est nkali. C'est un substantif qui se traduit à peu près en « être plus grand qu'un autre. « Tout comme nos univers économiques et politiques, les histoires aussi sont définies par le principe de nkali. Comment elles sont narrées, qui les raconte, le moment où elles sont racontées, combien on en raconte, tout cela dépend vraiment du pouvoir. »***

**Chimamanda Ngozi Adichie, le danger d'une histoire unique, Conférence TED Global, 2009**

**Axelle :**

L'enjeu lorsque l'on parle d'intime, ce n'est pas seulement évoquer tout ce qui jusqu'alors était abordé à mots couverts, mais aussi de mettre en lumière les récits des expériences des femmes minorisées.

La violence de genre atteint toutes les femmes, mais elle atteint plus fortement celles qui associent plusieurs oppressions. Les afro-descendantes sont celles qui ne parlent pas dans les récits disponibles, celles qui n'ont pas le droit de parler à partir de leur vécu, revendiquer

leur humanité, et permettre à d'autres de la reconnaître.

Nous sommes toutes avides d'histoires familiales et personnelles similaires à la nôtre. L'omission de la voix des femmes et filles noires alors que la parole des victimes est enfin entendue, pose la question de la légitimité des récits, de la place de ces femmes, filles, dont on ne s'intéresse à aucun aspect de la personne, hormis ceux touchant à la race, et qui reste ainsi circonscrite à certains récits, une parole donnée, une histoire unique.

Ce podcast est un espace dédié aux survivantes et à leurs voix. J'ai souhaité qu'il soit un écrin à la parole de chacune. Qu'elle ne soit pas interrompue, qu'elle ait l'espace de développer, avancer, se livrer. J'avais envie de quelque chose de thérapeutique, à l'écoute de quoi, concerné ou pas, l'on pourrait éprouver, assimiler et ressentir. Vous pourrez entendre les témoignages de Jessyka, Karen, Laura, Sairati et Fabienne dans les épisodes 2,3,4 et 5 sans autre intervention que mes questions venant ponctuer leurs récits.

Chaque témoignage, à l'exception de celui de Laura, dans l'épisode 4, est précédé d'un extrait littéraire dit par la comédienne Atsama Lafosse.

Ce podcast peut s'écouter dans l'ordre chronologique. Mais au vu de sa thématique, si écouter d'emblée les témoignages vous paraît trop difficile, vous pouvez me retrouver directement à l'épisode 6, 7 ou 8, dans lesquels, en compagnie d'expertes, je m'entretiens sur l'injonction raciale faite aux femmes et filles noires en matière de violence intra-communautaire, la thérapie pour les afro-descendantes, les moyens dévolus à la lutte contre les violences dans le cercle familial et

la place de l'enfant dans la famille et au sein de nos sociétés.

Et si comme les gens que je ne comprendrais jamais, vous êtes enclines à commencer un livre par la fin, désireuses de savoir si le dénouement vaut le coup, l'épisode 9 est pour vous. Chacune de mes témoins, à tour de rôles, vous disent pourquoi il leur est apparu important de prendre part à ce podcast, et ce qu'elles auraient à dire à leurs enfants intérieurs.

L'innocence est un privilège dont ne bénéficient pas les petites filles noires. Leur humanité, tout comme celle des femmes noires, n'a pas encore été reconnue. Pourtant elles ont, elles aussi, besoin d'être écoutées, crues et protégées. De partager et voir diffuser leurs récits.

Ici, nous parlons en notre nom propre. A partir de notre vécu. Nous nous placerons au centre de notre propre parole. Ces récits à la première personne n'ont rien d'anodin. Il s'agit de récits que l'on n'entend jamais. Ma modeste contribution à ce que l'écrivaine chinoise dddd appelle un équilibre des histoires. Ce podcast je le fais en tant que fille, femme, citoyenne devenue mère ayant souffert de violences sexuelles et de violences éducatives dans l'enfance. Mais aussi en tant que femme noire, souhaitant qu'il ne soit plus omis dans la conversation toutes celles qui entrecroisent les oppressions. Car c'est à cette seule condition, celle de la pluralité des récits, d'inclure toutes les femmes sans distinction dans cette conversation sur les violences, que nous pourrons réinventer cette humanité que nous souhaitons.



## **Fin de la préface**

### **La Fille sur le canapé - Chapitre I**

#### Générique

*Cet épisode aborde le sujet des violences physiques et sexuelles. Avant de le lancer, assurez-vous d'être dans de bonnes conditions pour l'écouter.*

**Axelle :** En France, les études de victimisation montrent que 59 % des hommes et 67% des femmes ont été victimes de viol et de tentatives de viol lorsqu'ils étaient mineurs. Soit 124 000 filles et 39 000 garçons chaque année. Dont 51% avant l'âge de 11 ans et 23 % avant l'âge de 6 ans.

#### Extrait :

L'ami de maman, M. Freeman, habitait chez nous, à moins que nous n'habitions chez lui (je n'ai jamais su). Il était originaire du Sud, lui aussi, et costaud. Mais un peu mou. Ses seins me gênaient beaucoup quand il déambulait dans la maison en maillot de corps. Ils flottaient sur sa poitrine comme deux nichons aplatis.

Même si Maman n'avait pas été une aussi jolie femme, à la peau claire et aux cheveux lisses, M. Freeman aurait eu de la chance de l'avoir pour compagne, et il le savait. Elle était instruite, appartenait à une famille connue et puis n'était-elle pas née à Saint louis ? Et enfin, elle était gaie. Elle riait et plaisantait tout le temps. Il

lui en savait gré. Je pense qu'il devait être beaucoup plus vieux qu'elle : il manifestait en tous cas ce complexe d'infériorité apathique des hommes âgés mariés à des jeunes femmes. Il surveillait tous ses mouvements et, quand elle quittait la pièce, ses yeux ne la laissaient partir qu'à regret.

(...)

Contremaître dans les chantiers de la Southern Pacific, M. Freeman rentrait parfois tard le soir, après que maman fut partie. Il prenait son dîner tenu au chaud sur la cuisinière, et que Maman avait soigneusement couvert en nous enjoignant de ne pas y toucher. Il mangeait en silence dans la cuisine tandis que Bailey et moi, chacun de notre côté, dévorions nos magazines à trois sous.

(...)

M. Freeman se déplaçait avec grâce, comme un gros ours brun, et nous parlait rarement. Il attendait simplement Maman et se consacrait tout entier à cette attente. Il ne lisait jamais le journal et ne s'approchait pas de la radio. Il attendait. C'est tout.

Maya Angelou, *Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, traduit par Christiane Besse

### **Axelle :**

Jessyka m'a contacté suite à l'appel à témoignages que j'ai diffusé sur les réseaux sociaux, cet été. Elle m'a laissé un message vocal, et j'ai été interpellé par la jeunesse dans sa voix. Et pour cause, elle avait 17 ans. Après quelques échanges, nous avons convenu d'un rendez-vous chez moi

mi-juillet, et elle est arrivée au rendez-vous avec sa meilleure amie et quasi sœur. Cette dernière assise sur le canapé à ses côtés, durant tout l'entretien faisait office de soutien.

**Jessyka :**

Bonjour, je m'appelle Jessica, j'ai 17 ans et je passe en terminale. J'suis haïtienne-Guadeloupéenne. J'ai grandi dans un environnement un peu compliqué parce que du coup, en 2012, à peu près, mes parents ils se sont séparés. Enfin, ils étaient en train de se séparer et les relations avec mon père, ce n'était pas vraiment ça. Et avec ma mère, ça s'est un peu dégradé pendant la séparation parce que je lui en voulais, mais je ne savais pas que c'était aussi à cause de mon père du coup bah après je me suis rapprochée de ma mère. Avec ma mère, on peut parler de tout. On va dire, ma mère elle est jeune. Elle a 35 ou 36 ans à peu près. Elle m'a eue très jeune, donc elle a un peu comment dire par rapport à mes tantes, par rapport au reste de ma famille, elle est plus ouverte et puis bah, on s'aime bien. Vraiment bien.

**Axelle :**

Jessyka, est-ce que tu connais cette statistique : Selon un rapport de L'OMS en 2014, une fille sur cinq et un garçon sur treize sont victimes de violences sexuelles avant l'âge de 18 ans dans le monde. Est-ce que tu veux bien me raconter ce qui s'est passé pour toi ?

**Jessyka :**

Je m'en souviens plus à peu près de l'âge, mais je devais avoir entre 5 ans et 11 ans à peu près. C'est entre la maternelle et la primaire. Ça s'est passé des deux côtés de ma famille, que ce soit du côté de mon père ou de ma mère c'était par des cousins. Du côté de mon père, j'allais chez mon oncle souvent parce que du coup, on était super proches d'eux et j'avais grandi avec mes cousins et mes cousines et c'était par mon grand cousin, il devait voir peut être, peut-être 15 ans à ce moment-là je pense, entre 10 et 15 ans je n'étais pas vraiment consciente de ce qui se passait. Je me disais que peut-être c'était un jeu. Peut-être que c'était normal. Et du coup vu qu'il avait un petit frère, donc mon petit cousin qui était avec nous parfois, je me suis dit « peut-être que c'est normal ». Un jour on jouait à la maîtresse, et il nous, il nous faisait faire des leçons. Et à un moment je lui ai dit que j'étais fatiguée et il m'a dit « bon bah va dormir » et il y avait son lit, donc il m'a fait dormir dans son lit. Et je m'en souviens comment j'étais habillée. J'avais un pull qui était rouge. Je me souviens très bien et j'avais un jean. Euh je sais que ma braguette elle était fermée que j'étais bien sur moi et j'étais super fatiguée. Je me suis endormie et le soir, quand je me suis réveillée, enfin je ne me suis pas réveillée de moi-même, c'est hein, sa grande sœur qui est venue dans la chambre, qui a ouvert les volets je pense, ou qui les a fermés je ne sais plus. Elle nous a dit c'est l'heure de se réveiller, descendez on va manger. Et à ce moment-là, j'étais la première à sortir du lit. Et lui en fait, il était derrière moi. Et quand je suis sortie du lit, je me suis rendue compte que la braguette de mon jean, elle était ouverte et que mon pantalon il était un peu baissé. Et au début, en fait, sur le coup, je me suis dit « C'est bizarre », je m'en souviens très

bien que je me suis dit que c'était bizarre. Mais peut-être que, j'sais pas, peut-être que pendant que j'étais en train de dormir ça s'est, elle s'est ouverte. Je sais plus. Et heu, du coup, je l'ai refermée.

Et heu, quand il est descendu, il m'a regardé, il a fait comme si de rien n'était. Puis après, ça s'est reproduit une fois où ma mère elle était venue dormir avec nous, chez mes cousins et mes cousines. Et pendant la nuit ma mère elle dormait et moi, je dormais pas. Et eux ils dormaient au sol dans la même chambre que nous. Et il m'a dit « Descends, viens nous rejoindre ». Et quand je suis descendue il a commencé à me toucher le corps. Euh je l'ai touché la partie intime et il y avait mon autre cousin à côté, et il était plus jeune que moi et lui, sur le coup, je ne sais plus si, je sais plus ce qu'il faisait, mais en tout cas, je me souviens qu'il m'avait dit qu'on ne devait pas faire de bruit. Ça allait réveiller ma mère. Et puis, peut-être qu'il y a eu d'autres fois, mais je m'en souviens plus exactement. Et du côté de ma mère : C'était pas vraiment un cousin, c'était chez une personne que je considère encore aujourd'hui comme ma deuxième maman. J'ai grandi avec elle et j'étais partie chez elle. Et puis il y avait un enfant on va dire que c'était leur cousin à eux, mais pas le mien. C'était un ami de la famille et on jouait, on jouait ensemble et à un moment, il a fermé la porte et il a pris un drap, et il m'a dit le lit superposé était contre la porte et la porte était juste en face du lit superposé donc elle donnait sur le lit, et j'm'en souviens il m'a dit « prends un drap et accroche-le en haut » pour nous cacher en fait. Et heu du coup, je l'ai fait. En fait sur le coup, je ne savais pas ce qu'on allait faire. Je me suis dit

« peut-être qu'on allait jouer un jeu. » Et puis, bah du coup, je l'ai fait. Et heu...du coup, bah il m'a passé les mains sur, sur ma poitrine, sur le torse et tout, euh il a commencé à baisser son pantalon et j'ai dû lui toucher la partie intime. Sauf qu'à un moment, ma tante, elle, arrive. Elle a débarqué comme ça, parce qu'en fait on était les seuls enfants et elle s'est dit que c'était bizarre que la porte soit fermée. Donc elle est rentrée, elle nous a surprise et elle m'a attrapée elle m'a prise avec elle et elle a commencé à, j'sais plus exactement ce qu'elle disait mais en tous cas elle a dit « c'est pas normal » et tout, que vous soyez deux comme ça dans la chambre, et elle m'a prise et elle m'a ramené dans la cuisine avec toutes mes autres tantes et elle m'a assise sur une chaise et elle m'a demandé ce qu'on faisait. Et je lui ait dit « bah en fait on était en train de jouer » parce que pour moi on jouait. Elle m'a dit « non mais on joue pas comme ça et tout, c'est pas normal » et elle a commencé à me dire que c'était pas normal que je devais pas rester comme ça collée avec des garçons, et elle m'a dit que je devais rester ici à côté d'elle en attendant. Et le petit garçon je sais pas mais en tout cas il ne nous a pas rejoint dans la cuisine. Il est resté dans la chambre.

### **Extrait littéraire :**

*Je sais pourquoi chante l'oiseau en cage*, Maya Angelou, traduit par Christian Besse.

À cause des histoires terrifiantes que nous lisons, de notre imagination débridée et, probablement, des souvenirs de notre courte mais aventureuse existence, Bailey et moi souffrions d'une affliction, lui physique, moi mentale. Il bégayait et je faisais d'affreux cauchemars qui me laissaient en nage. On répétait à Bailey de parler lentement

et de recommencer ses phrases, et les nuits particulièrement difficiles, ma mère m'emmenait dormir avec elle, dans le grand lit, en compagnie de M. Freeman.

Leur besoin de stabilité faisait facilement prendre des habitudes aux enfants. Au bout de mon troisième séjour dans le lit de Maman, je ne trouvais plus rien d'étrange au fait d'y dormir.

Un matin, elle se leva tôt pour sortir et je me rendormis. Mais je me réveillais en sentant quelque chose se presser contre moi, une drôle de sensation sur ma jambe gauche. C'était trop mou pour une main et ça ne ressemblait pas à du tissu. Quoi que ce fût, je n'avais jamais rien senti de pareil au cours de mes multiples années dans le lit de Momma. Ça ne bougeait pas, et moi j'étais bien trop étonnée pour remuer. Je tournai un peu la tête sur la gauche pour voir si M. Freeman était parti, mais il était là, les yeux ouverts et les deux mains par-dessus la couverture. Et, comme si je l'avais su depuis toujours, je compris que c'était sa « chose » contre ma jambe.

- Reste ici, Ritie, dit-il, je ne vais pas te faire de mal.

Je n'avais pas peur, j'éprouvais un peu d'appréhension, peut-être, mais sans peur. Bien entendu, je savais que des tas de gens « le » faisaient et qu'ils se servaient de leur « chose » pour le faire, mais personne parmi ceux que je connaissais ne l'avait jamais « fait » à quiconque. M. Freeman m'attira vers lui et mit sa main entre mes jambes. Cela ne me fit pas mal, mais Momma me l'avait bien seriné : « Garde les jambes serrées et ne laisse voir ta tirelire à personne. »

- Voyons, je ne t'ai pas fait mal. N'aie pas peur.

Il rejeta la couverture et sa « chose » se dressa comme un épi de blé brun. Il prit ma main et dit :

- Touche-la.

C'était spongieux, frétilant, comme les entrailles d'un poulet fraîchement tué. Puis de son bras gauche, il m'attira au-dessus de sa poitrine, et sa main droite remuait si vite, et son cœur battait si fort que j'eus peur qu'il ne mourût. Les histoires de fantômes m'avaient appris que les gens qui meurent ne lâchent plus ce qu'ils tiennent en mourant. Je me demandais si, au cas où M. Freeman mourrait maintenant, j'arriverais jamais à me libérer. Faudrait-il lui briser le bras pour me délivrer ?

**Axelle :**

J'ai demandé à Jessyka à quel moment elle avait pris la décision de parler de ce qui s'était passé ?

**Jessyka :**

Euh... bah c'était tout récemment, c'était en 2000, 2019 la semaine du 7 décembre, en tous cas entre le 1er et le 7 décembre, et à ce moment- là je devais me baptiser, c'est-à-dire que dire que je devais passer par les eaux du baptême et du coup on nous avait dit qu'on devait faire un témoignage. Et je me souviens que j'avais cogité dessus et à un moment j'étais partie voir mon pasteur et j'l'ai pris à part et je lui ai dit, « Pendant le témoignage, est-ce qu'on pourra parler de, d'attouchement et tout ? je lui ai dit ça comme ça et d'un coup j'ai commencé à fondre en larmes devant lui. Et il m'a regardé, il était choqué. Et il m'a demandé qu'est-ce ce qui s'était passé ? Et je



lui ai expliqué brièvement que, quand j'étais petite, j'avais des cousins qui m'avaient touché, et il m'a demandé directement si Ma mère elle était au courant. Je lui ai dit que non et après il m'a dit « Je préfère que tu préviennes ta mère avant de venir devant tout le monde et le raconter” il voulait pas que ma mère elle, elle fonde en larmes, enfin... donc il m'a demandé de prévenir ma mère juste avant, et directement, quand je suis rentrée chez moi, je me suis dit « il faut que tu le dises à ta mère ». Je suis partie voir ma mère, elle était dans sa chambre et heu, je lui ai dit « Maman il faut que je te raconte un truc ». Et, je m'en souviens que, en fait j'avais même pas encore commencé à parler que j'étais déjà en train de pleurer et ma mère elle ne comprenait pas / elle pensait que c'était (**Axelle « très grave »**), Oui voilà qu'elle s'attendait vraiment à ce que je lui dise un truc super grave même si c'est grave quand même, et hein du coup, elle m'a dit « Essaye de te calmer, et explique moi », et je lui ait dit ce qui s'était passé. Et bah du coup, elle a aussi pleuré. Et heu, et en fait, sur le coup, on va dire c'était une libération, mais aussi en même temps, je me sentais super mal parce que je me suis dit « Quand même il t'a fallu super longtemps avant de lui dire » et en fait ma mère elle m'a, elle ne m'a pas reproché mais elle m'a demandé « Pourquoi tu me l'as pas dit avant ? “

« Pourquoi c'est que maintenant que tu me le dis?  
» Elle était super inquiète. Je lui ai dit que je ne sais pas pourquoi je lui ait pas dit avant. Et puis on a commencé à en discuter. je voulais pas donner les prénoms. Je ne lui ai pas dit qui c'était parce que en fait ce sont des personnes que je côtoie encore aujourd'hui, enfin que je vois encore dans ma famille, donc hein, en fait, il y a eu un

acharnement du côté de la famille de mon père envers ma mère et. Et je me dis que si je lui dis le ... le prénom de mon cousin... en plus elle est proche de ses parents, le père de ce cousin-là, je le considère comme un de mes pères parce que... quand mes parents se sont séparés il a été là pour moi. Il a continué à m'accueillir chez lui, il s'occupait de moi, il me considère vraiment comme sa fille. C'est pas que j'ai honte de le dire mais ... de savoir que, du coup mes cousins et mes cousines vont le savoir, euh... c'est pas que ça me gêne mais en fait j'ai pas envie de ... que les gens viennent me voir après en se disant « Ma pauvre ! » et tout,...sinon ... qu'ils me demandent pourquoi je n'ai pas raconté tout ça plus tôt parce que ça va me faire culpabiliser et moi je culpabilise encore et du coup, quand j'en ai parlé avec ma mère, bah...on a pleuré toutes les deux et tout, et ma mère elle m'a expliqué que de toutes façons, elle comprenait parce que du coup elle avait vécu la même chose quand elle était plus petite. Elle est née et elle a grandi en Haïti, et là-bas quand elle était petite, c'était compliqué. En fait elle allait entre chez sa mère, après chez son père, puis après son père, il l'a mis à la rue, il l'a mise à la rue et elle a dû aller avec mes tantes. Et elle m'a expliqué en fait que quand elle était jeune, je sais plus si, si elle m'avait dit qu'elle a été violée ou qu'elle a reçu des attouchements mais de la part d'une personne. Après là-bas en fait, le truc chez nous c'est que, quand on connaît une personne, on va dire que c'est mon cousin et ma cousine et tout. Donc, elle ne sait pas exactement si c'est vraiment son cousin ou si c'est un ami comme ça. Elle était choquée de l'apprendre ... que moi aussi ça m'était arrivé parce que du coup, elle le pensait pas. Mais elle m'a dit que dans la famille, ma tante du coup, qui nous avait

découvert avec le garçon. Elle a soupçonné plusieurs fois ... qu'il y avait eu des attouchements et... c'est pour ça que chaque fois, elle nous disait de faire attention à moi et ma sœur quand on allait chez des gens, elle nous disait de faire attention, de pas être trop « *soumoun* » ... je sais pas comment ça se dit en français mais ... voilà ... trop ... trop collées avec des, avec des jeunes garçons. Et puis voilà.

J'ai décidé, enfin avec ma mère, on a décidé mutuellement... que j'allais pas en parler dans mon témoignage parce que moi-même je ne me sentais pas prête. Donc du coup, j'ai parlé d'autre chose. Enfin, j'ai parlé d'autres choses, mais j'ai parlé en gros des conséquences que ça avait eu sur ma vie, mais indirectement. j'ai parlé du fait que j'étais en dépression... A cause de ça, enfin surtout à cause de ça que maintenant j'étais en dépression.

### **Axelle**

**J'ai arrêté l'enregistrement pendant de longues minutes. J'ai proposé à Jessyka d'interrompre notre interview, d'en rester là, ce qu'elle a refusé. C'était important pour elle m'a-t-elle dit, de raconter ce qu'il s'était passé. Son courage m'a bluffée. Je lui ai demandé de quoi elle était fière dans toute cette histoire.**

### **Jessyka :**

Bah en fait je suis fière parce que... le fait en fait de m'être... de m'être libérée...En fait j'suis contente d'une part, et je me dis que déjà c'est une grande avancée pour moi, que c'est un grand pas

et ... bah j'suis contente... d'en parler, j'suis contente de pouvoir le dire, pas à tout le monde pour le moment parce que ... parce que voilà... mais j'suis contente de... d'être ici aussi, de pouvoir en parler.

**Axelle :**

Qu'est-ce qui lui avait permis de comprendre qu'elle était en dépression. Comment elle en était venue à faire le lien ?

**Jessyka :**

Parce que plusieurs fois en fait le soir quand j'allais m'endormir... euh ... je repensais euh... je repensais à ce qui m'était arrivé quand j'étais plus jeune, mais je suis encore jeune, mais euh... Et j'avais conscience en fait que ça avait gâché... bah mon enfance... parce qu'en fait je me disais ton enfance elle a été gâchée à cause de ça ... T'as pas pu... il y a plein de choses que t'as pas pu faire à cause de ça. Regarde dans quel état tu te retrouves. » En fait je sais que c'était un sujet qui m'angoissait. Donc / quand je pensais à ça, je savais que directement bah... bah j'allais penser au suicide. J'allais penser à me faire du mal, que j'allais vraiment broyer du noir on va dire. En fait, je vais dire que c'est l'accumulation ... de ... de ce qui s'était passé pendant mon enfance, de ma relation avec... avec mon père... de... de plein de choses en fait. Et heu... savoir que c'était surtout en majeure partie à cause de ça, bah ça s'est confirmé récemment.

**Axelle :**

Je lui ai demandé si c'était important pour elle que les victimes parlent. Si ça lui faisait du bien d'entendre d'autres témoignages et comment elle avait perçu le mouvement #metoo.

**Jessyka :**

Une fois, j'écoutais un podcast et c'était une jeune femme qui parlait de ce qu'elle a vécu. Et si je m'en souviens bien elle parlait du fait qu'elle avait reçu des attouchements, qu'elle avait été violée... par une personne et en fait, déjà, avant de commencer le podcast, ils prévenaient, ils disaient oui, peut-être que les paroles que vous allez entendre vont vous toucher et tout... et en fait, je m'en souviens que je l'avais écouté le soir, et en fait... hein... il m'avait fait pleurer mais énormément pleurer parce que...je comprenais en fait ce qu'elle avait ressenti, ce qu'elle avait vécu et je me disais « mais en fait » ... c'est pareil que moi.... Et j'm'en souviens que ça m'avait énormément touchée... et heu... je me suis dit hein mais en fait, elle a eu le courage de parler. Et ... bah... j'ai trouvé ça super ... et je pense que... euh ... les personnes qui sont victimes de toutes ces choses... bah qu'elles devraient parler... à une personne de confiance... qui les met à l'aise, déjà pour commencer... et... par rapport au mouvement #metoo, bah... J'étais plutôt... contente que les femmes, elles en parlent. Qu'en France aussi, les femmes elles décident d'en parler heu... par exemple aux États-Unis avec Harvey Weinstein, j'étais super content quand j'ai vu qu'il a été condamné. Enfin la justice elle réagit. Enfin, elle est du côté des victimes ». Et bah en France, c'est pas du tout ça. Et personnellement, moi ça me dégoûte encore. Pour moi clairement en fait, la justice française elle

soutient les pédophiles. Quand je vois que par exemple des pères de famille qui prennent 2 ans avec sursis à cause d'attouchements sur leur enfant, qui y est pas vraiment de choses mises en place, que les enfants y peuvent encore être gardés par ce père-là, et qu'il y ait des gens qui disent « mais il faut savoir séparer l'artiste de ... voilà l'homme de l'artiste » ... ça, clairement, ça me dégoûte parce que... je trouve que c'est... souvent les hommes, alors que les hommes aussi parfois ils peuvent être touchés de attouchements, ils peuvent aussi être violés ... qu'en tous cas la majorité ils ...ils soutiennent ce genre de choses. Ils disent « mais non, faut... faut séparer l'homme de l'artiste. Mais non, mais... pffff... ils cherchent toujours des excuses. Et au final, bah en fait nous les victimes, on se retrouve à être les bourreaux. On se retrouve à devoir s'excuser alors que ce n'est pas de notre faute. Voilà.

**Axelle :**

Est-ce que Jessyka trouve que l'on parle assez des violences sexuelles sur mineures ou des atteintes sur mineures dans les communautés noires ?

**Jessyka :**

Euh ...non parce que .. je trouve que ... dans les communautés noires en fait c'est plutôt tabou. Même quand ça se sait, même quand il y a eu les preuves, j'avais vu il y a pas longtemps un témoignage d'une jeune femme qui disait que dans sa famille, son oncle, le mari de sa tante ... euh la touchait, l'avait violée même plusieurs fois. Et quand elle avait décidé d'en parler à sa mère, sa tante euh... elle s'était énervée. Elle lui avait dit « mais euh... tu veux que... tu veux que mon mari

il fasse quoi avec toi ?! C'est faux ». Et c'est elle qui est devenue la menteuse, en fait. et ça continue en plus et j'trouve que bah dans notre communauté ... Soit, ils vont essayer de renverser les rôles en disant que « non, en fait tu mens, tu veux briser des couples » ... « C'est faux. C'est toi qui es parti chez lui, qui a essayé de... de le chauffer” on va dire, et que même quand ça se sait, on va essayer de, de nous les victimes, de nous faire, de nous faire taire ou euh de nous dire que bah en fait « c'est du passé », faut avancer ... euh... Que faut pardonner, que maintenant cette personne-là elle a changé. Alors que parfois euh..., c'est absolument pas le cas... tout simplement.

FIN

## **La Fille sur le canapé - Chapitre II**

Générique

*Cet épisode aborde le sujet des violences physiques et sexuelles. Avant de le lancer, assurez-vous d'être dans de bonnes conditions pour l'écouter.*

**Axelle :**

Karen m'a contacté suite à l'appel à témoignages que j'ai diffusé sur les réseaux sociaux, cet été. Ce dernier lui a été transféré par une amie, et c'est

sur Twitter qu'elle s'est d'abord mise en rapport avec moi. Prudemment. Précautionneusement. Elle m'a demandé si l'anonymat était possible. Si nous pouvions altérer sa voix à la diffusion, parce qu'elle ne souhaitait pas être reconnue. Elle s'est choisie son pseudo, Karen, en m'expliquant que c'était le nom de drague qu'elle se donnait.

“Full Cleansing”, Léonora Miano (extrait de volcaniques, une anthologie du plaisir)

Du tout premier assaut, elle avait gardé en mémoire chaque détail, en raison de son statut par rapport aux autres, mais aussi parce que l'événement s'était déroulé par un après-midi radieux, dans la maison familiale. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Jamais elle n'avait parlé à quiconque de cet homme, un menuisier que ses parents avaient embauché pour consolider leur bibliothèque ravagée par les termites. C'était derrière ce meuble qu'il l'avait attirée pour qu'elle lui fasse une fellation. Ensuite, sans s'inquiéter d'être surpris, il l'avait entraînée dans la chambre de ses parents, l'avait étendue sur la moquette, s'était couchée sur elle sans la pénétrer, frottant son sexe dénudé contre celui de la fillette. Le jour où elle serait déflorée, cela se passerait de la même façon, sur le sol d'une pièce de la villa, un matin de grandes vacances, avant qu'elle ait atteint les dix ans. Elle n'avait pu se confier à un entourage sourd à ses appels lors de ces viols. Comment dire. Que dire à une famille que les cris de l'enfant n'éveillent pas ?

**Karen :**



Je m'appelle Karen. J'ai 26 ans ... En ce moment, j'suis... ce qu'on appelle donc vidéaste. J viens de Banlieue parisienne. Je suis d'origine camerounaise. Voilà. Donc mes parents sont arrivés en France à des périodes très différentes. Mon père dans les années 60 et ma mère dans les années 90 ... t j'ai toujours eu un lien assez fort avec le Cameroun. On y allait à peu près une fois tous les cinq ans, mais on a été élevé dans une culture très camerounaise, l'obsession de ma mère, c'était que je sois une fille de bonne famille. Fallait que je sache faire la cuisine, il fallait que je sach tenir mon foyer, jusqu'aujourd'hui c'est quelque chose de très conflictuel avec ma maman parce que je sais pas du tout faire la cuisine et elle en a même d'ailleurs très honte... Ma mère a pas fait beaucoup d'études, ce qui fait que tout ce qu'elle avait à me transmettre, c'était le fait de pouvoir tenir son foyer. Donc à travers le ménage, la cuisine et contenter mon père, qui n'a... jusqu'à aujourd'hui jamais levé le petit doigt ... et qui passe son temps à se faire servir. Et être une bonne petite catholique aussi. Donc, aller tous les dimanches à la messe, prier régulièrement... heu ne pas rire fort. Alors du coup, moi, j'ai développé un rire très communicatif, et très fort forcément... ne pas dire forcément tout haut ce qu'on pense aussi... Ne pas être trop masculine... Et je me suis considérée, du moins mon père m'a toujours considéré comme un garçon manqué. Parce que j'aimais beaucoup le foot. J'ai jamais été diagnostiquée comme hyperactive, mais je sais que mes parents ont toujours soupçonné parce que j'étais toujours... euh... trop speed. Et ça, ils détestaient parce qu'ils arrivaient pas à m'arrêter. Et comme j'suis du milieu de la fratrie, et bah j'étais l'enfant rebelle. Donc j'étais le cauchemar

de ma mère. Donc, voilà le contexte un peu familial dans lequel j'ai grandi.

**Axelle :**

Je sais pas si tu connais cette statistique : selon l'OMS en 2014, une fille sur cinq et un garçon sur treize sont victimes de violences sexuelles avant l'âge de 18 ans dans le monde. Est-ce que tu veux bien me raconter, ce qui t'est arrivé à toi ?

**Karen :**

c'était à l'été 2001, j'allais avoir 7 ans. J'ai été agressée sexuellement par... comment dire... ce qu'on appelle en fait un « cousin » ... de la famille. Et j'ai échappé de très près à un viol à l'âge de 7 ans. Ça, c'est le souvenir le plus frais que j'ai de ce qui m'est arrivé, c'est à dire, toute ma vie, j'ai fait en sorte et ça, je me souviens très bien de ne jamais oublier ce qui m'était arrivé. Donc je me... replongeais dans mon cauchemar très régulièrement, pour être sûre de ne jamais oublier. D'être sûre de pas être folle. N'oublie pas ça, parce que ça t'est vraiment arrivé.

Je me souviens de l'appartement parce que c'était un appartement dans un logement social. Je me souviens exactement de la configuration de l'appartement. Et j'étais pas toute seule. C'est important de le souligner parce que j'ai été agressée sexuellement avec mon autre cousin, qui était beaucoup plus jeune que le cousin en fait qui m'a agressé sexuellement. Pour bien comprendre, la personne donc... qui m'a agressée sexuellement, à l'époque avait 17 ans. D'ailleurs, quand j'ai passé le cap des 17 ans, je me suis rendue compte que j'étais totalement consciente

de ce qu'était un rapport sexuel. J'étais totalement consciente de ce qui était de la pédophilie. Et à aucun moment, je me suis dit que j'allais me taper un gamin de 7 ans. Donc ça m'a permis d'arrêter de culpabiliser en me disant qu'il était peut-être, qu'il comprenait pas. Il était à la veille de la majorité, il savait. Il savait très bien. Et j'étais déjà sexuellement active à 17 ans je savais très bien ce qu'était une contraception. Je savais très bien définir la pédophilie, donc il n'y avait pas d'ambiguïté. Donc, comme je disais, j'ai été agressée sexuellement par donc ce cousin-là qui en fait est d'ailleurs pas mon cousin, parce que c'est un cousin par alliance. Et ça, c'est quelque chose qui arrive très régulièrement dans les familles. Pour ce que je faisais pour les familles camerounaises, on passe énormément de temps entre cousins. On passe énormément de temps à appeler des oncles et des tantes « Tonton », « Tata », alors qu'en grandissant, on se rend compte que ce n'est que des amis de la famille. Je comprends le côté où on veut mettre tout le monde dans la famille, mais ça aussi parfois des conséquences assez lourdes où... on ne remet pas en cause l'autorité. Donc, je n'ai pas remis en cause la légitimité de ce fameux cousin qui m'a abusé sexuellement. Je me souviens en fait que la première fois que ça nous est arrivé... enfin, j'vais pas dire première fois parce que j'ai des morceaux de ce qui s'est passé et je pense que... j'omets inconsciemment les choses les plus graves. Et... j'peux pas aller trop profond parce que je sais que peut-être je peux devenir dingue. Donc je vais pas tenter le diable. Mais je me souviens qu'il nous avait à l'époque enfermés dans les toilettes. Et qu'il nous disait « OK, alors maintenant, vous allez coucher ensemble ». « Et quand je reviens, vous avez intérêt à l'avoir fait, d'être nus ». Donc

il nous enfermait. Et à ce moment-là, je me souviens, je savais pas quoi faire, déjà. Je sais pas comment le faire. Et mon... mon cousin...mon autre mon cousin enfermé dans les toilettes avec moi, me disait « T'inquiète pas. Ne t'inquiète pas parce qu'il va rien se passer. J'vais pas te toucher. » Et ce qui fait que je me souviens qu'on passait le temps. On s'asseyait. On attendait qu'il vienne nous ouvrir la porte parce qu'il nous enfermait dedans en fait. Donc une fois qu'il ouvrait la porte et qu'il voyait qu'on avait rien fait, il nous frappait. Il nous frappait. Et ça, ça c'était tous les jours et je me souviens très bien au moment où il passait à l'acte, c'était quand ma tante partait pour aller au travail. Donc quand l'adulte de la maison partait. Elle partait et direct, il nous demandait d'aller dans les toilettes et de nous toucher. Comme on le faisait pas, bah il l'a fait lui-même. Il m'a enfermée moi, j'étais avec lui, il me touchait. Et puis après, mon autre cousin, qui avait 9-10 ans, il s'enfermait avec lui. Et ça, j'ai jamais su ce qu'il faisait. J'étais consciente... que ce qui se passait n'était pas normal parce que j'ai essayé d'avertir ma tante. Qui m'a répondu avec des coups. Et me traitait de menteuse et je m'en souviens très bien parce nous on a, tu sais... au Cameroun ce coup que les parents mettent avec le majeur ils plient en fait leur majeur avec leurs doigts, et ils te frappent comme ça au niveau du crâne, ce qui est très douloureux quand c'est fait bien fort. Et donc ça... ça c'est juste pour te dire en gros « tais toi »... », « tu mens »... enfin, bref c'était des trucs assez violents. Et moi je criais que je voulais rentrer chez moi. Que je voulais appeler mon papa, que je voulais rentrer, que je ne voulais pas, etc. J'ai longtemps cru que c'était une punition. Que ma mère, parce que j'ai jamais eu de bons rapports avec ma mère m'avait

envoyée là-bas, pour me punir. Et je comprenais pas. Et je comprenais pas, je me disais mais « est-ce que c'est...est-ce qu'elle sait ? » ... Et comme ma tante ne réagissait pas, je me suis dit mais « même si elle sait, est-ce que ça va pas se retourner contre moi? »

Et donc ce qui s'est passé pour la tentative de viol ... ça je me souviens suis très, très, très bien. Euh... il faisait chaud, très, très chaud ce matin-là, parce que c'était l'été. Et on avait des lits superposés. On avait des lits superposés et donc mon cousin dormait en bas, moi je dormais, en haut. Et ce dont je me souviens, c'était de la menace qu'il m'avait dite avant ce fameux matin-là, il m'avait dit « Demain, tu te prépares puisque je veux coucher avec toi. » Et donc à ce moment-là, j'ai dit non, j'veux pas. Il m'a dit « C'est simple ... si tu le fais pas , eh bah, je le ferais, je coucherais avec ta petite sœur. » Ma petite sœur à l'époque, elle avait 3 ans. Donc, à ce moment-là, je me dis OK « Karen, prépare-toi mentalement parce que tu vas te faire violer. »

Je me suis préparée parce que je savais déjà ce que ça voulait dire à peu près. Je ne savais pas comment ça marchait... Je savais pas comment ça marchait, mais je savais. Et donc à ce moment-là, j'étais allongée sur le lit. J'avais que ma culotte, je m'en souviens. Il faisait très chaud. Je me souviens parce que... le soleil était pas totalement levé. Et je pense que c'est parce que ma tante est partie ... qu'il a débarqué dans notre chambre .... et qu'il est ... il est monté. Et il était totalement nu. Il était totalement nu et il était en train de bander aussi. Ça, je me souviens très bien parce que c'est la première fois que j'ai vu une verge en érection. Heu... et ça, cette image-là, elle me

restera à jamais dans ma mémoire puisqu'il s'est allongé sur moi. Et j'peux littéralement te dire qu'il faisait 1m90 à peu près. Donc moi, j'étais une crevette. Euh... et au moment où il essayait de me pénétrer ... je dis un truc, je ne sais pas d'où cette force m'est venue, j'ai dit non. « Non, je veux pas » et je souviens avoir dit « pas maintenant ». Genre euh... genre plus tard... je ne sais quoi. Et ça l'a du coup rebuté, que je lui dise ça, que je le repousse, que je dise non. Et il a fait demi-tour, et il est descendu. Des années plus tard... quand on va aborder dans la société ces histoires de consentement, de viol, je vais être très « judgy » sur la manière dont les femmes qui ont été victimes d'agressions ou de viols n'ont pas dit non. Dans ma tête j'vais dire « t'es là, genre ... mais à 7 ans moi, j'ai dit non ! » sauf que je ne sais pas de quelle force ... je ne sais pas quelle force intérieure m'a poussée à faire ... parce que ... parce que tout le monde ne peut pas. Et puis, qui me dit que j'aurais eu cette même force s'il avait vraiment réussi à me pénétrer, si la douleur m'avait totalement figée aussi et que mon corps se serait mis en self-défense ? Ou que je me serais j'sais pas... dissociée ? Enfin, bref. Et donc, du coup... je le vois redescendre les escaliers de... les escaliers de notre lit superposé. Et ce qui se passe, c'est que je me mets à pleurer, mais vraiment, je tremble de tout mon long. Donc mon autre cousin qui était en bas, vient me voir en me demandant si ça va et d'ailleurs, des années après, il s'était excusé de ne pas avoir réagi. Mais qu'est-ce que tu vas faire quand t'as... t'es une crevette face à quelqu'un qui a 1m 90m? Bref, je lui en tiens pas du tout rigueur. Mais ... euh... voilà ce qu'il s'est passé... Il a plus réessayé après, mais j'avais une peur obsessionnelle qui s'en prenne à ma petite sœur, ce qui fait que j'étais toujours à

côté. Je la laissais pas. J'voulais tout le temps qu'elle dorme à côté de moi ou des choses comme ça. Et je me souviens surtout que quand je lui ai dit... parce que j'ai raconté ça à ma petite sœur, ce qui m'était arrivée et à quoi elle avait échappé aussi, elle m'a dit « je me souviens de rien » et j'lui ait fait eh ben oui je sais, mais bon. Parce que il faut savoir qu'avant de partir, avant de nous mettre dans le train, mon père m'avait dit « Prends soin de ta petite sœur ». Protège-là, et donc cette phrase m'avait hantée et je me suis dit « Il faut absolument que je la protège. Il faut absolument pas qu'il la touche. Moi, c'est pas grave, mais elle non. » sauf que, j'ai réussi aussi à me protéger moi.

### **Axelle :**

En France, 51% ds viols et tentatives de viols déclarés par les femmes ont été subis avant leur 11 ans. l'agresseur est un homme dans 9 cas sur 10. Il est mineur dans 30% des cas. Ces agresseurs sont en grand majorité des hommes membres de la famille qui d'après les personnes victimes auraient fait d'autres victimes.

### **Karen :**

La fin de l'été arrive, après un été où j'ai passé ... où on a passé son temps à me tripoter dans les toilettes, à essayer de me violer, mon père arrive. Il vient me chercher et là j'crois que c'est un des plus beaux jours de ma vie, je lui saute dans les bras. Et ... heu... il comprend pas pourquoi je pleure. Il me récupère. Il fait « Ah mais c'est cool ! Ma chérie, t'as passé un bel été ? » ... « Montons dans la voiture et on se casse, merci ! » Et, je me suis souvenue avoir regardé mon petit cousin, enfin mon cousin à travers la vitre. Il me regardait

avec un air très triste. De chien battu type... « Me laisse pas ». Et moi, j'avais mal au cœur de me dire « Je suis désolée, mais moi, j'entre chez moi. Toi, tu vas rester... tu vas rester avec lui, mais moi, je me casse. »

**Axelle :**

Donc ton cousin est au courant, ta soeur est au courant, c'est tout ?

**Karen :**

Mon grand frère aussi. Et une autre de mes cousines, donc ils sont au final 4 à le savoir. La manière dont j'ai dit ça à ma cousine est assez intéressante parce que, évidemment comme c'est ma tante, j'étais amenée à revenir. Sauf que je fais toujours en sorte de ne jamais y retourner, dans le Sud. Sauf que bon, un jour, c'est arrivé. Ils avaient changé d'appart et tout ... ils avaient aussi changé de quartier. Donc, bon niveau souvenirs, c'était autre chose. Et surtout, il n'était plus là. Sauf que... sauf que...sauf qu'il est passé à l'appartement, un jour. J'avais... 13 ans ? Et je me suis souvenue euh... Que avant que je ne le croise, j'avais demandé à ma mère, je l'avais appelé, je lui ai dit « J'veux rentrer. J'veux rentrer, j'veux rentrer, j'veux rentrer » Et euh ma mère, bon, comment t'expliquer qu'elle avait déjà acheté les billets de TGV et que c'est pas le fait que je voulais rentrer qui allait la faire changer d'avis. Je devais tenir une semaine supplémentaire. Elle voulait pas que je sois dans ses pattes, c'était les vacances, enfin bon , bref, et là, j'ai commencé à devenir exécration et à faire en sorte que je rentre, tellement, tellement j'avais ... j'étais la pire ! mais parce que je voulais qu'on me renvoie chez moi. Et ce qui s'est passé, c'est



que ma cousine qui vivait donc là-bas... Alors à chaque fois j'emploie le « cousins » « cousines », ça peut être un peu perturbant la famille camerounaise c'est pas une famille nucléaire, c'est une famille de cousins très élargie. On n'a jamais été vraiment de la famille nucléaire et c'est ça pour toutes les petites familles, etc. Donc, ce qui fait que chez ma tante dans le Sud aussi, elle hébergeait une cousine, donc, ma cousine qui était beaucoup plus grande que moi ... et qui en avait marre de mon comportement et qui un jour m'a engueuler en me disant « Mais pourquoi t'es comme ça? Ta sœur elle est pas comme ça ! T'es perturbée et tout ! » « Tu veux absolument rentrer, nous on est ta famille. « Il se passe rien d'exceptionnel ! » Enfin tu vois... et à un moment j'ai dit non mais en fait, il est hors de question que je passe pour la connasse de service. Donc moi, je vais lui dire. Et très souvent en fait, malheureusement, j'ai révélé ce qui s'est passé, c'qui m'est arrivée pour expliquer un comportement, c'qui est loin d'être le meilleur des contextes pour se justifier mais voilà... En tout cas, on a marché et je lui ai expliqué ce qui m'était arrivé, je lui ai dit, voilà tout. Et... elle m'a écouté... Elle m'a écoutée religieusement, et elle m'a fait « je comprends ». « Je comprends et je vais faire en sorte que tu le croises pas. » Et je lui ait aussi dit « Est ce que tu penses que je devrais le dire à Tata? » Elle m'a fait « Vaut mieux pas ». Tout le monde, ça c'est important, tout le monde m'a dit que je devais pas le dire.

## **Musique**

Quelques jours plus tard, il a débarqué. Et ça je me souviens très bien du comportement que j'ai eu. Parce que j'étais dans la chambre. , ma cousine m'avait dit : « va dans la chambre ! » en gros..., « Ferme la porte si tu veux ! » « Il restera pas longtemps ! » Il est passé et tout et... il a ouvert la porte. Et à ce moment-là, je me souviens avoir regardé... fixé la fenêtre et j'étais pétrifiée. Mes larmes ont coulé seules. Et à ce moment-là, ma cousine débarque et puis le fait vite sortir de la pièce. Et puis je l'entends au loin « Ah elle sait pas dire bonjour ta cousine ! » J'ai seulement entendu la porte claquer, et à ce moment-là, ma cousine revient en trombe, elle me prend dans ses bras, et elle me fait « T'inquiète pas, ça m'est arrivée aussi ». Et je lui ai dit « Ah bon, mais qui? » J pense que c'était lui en plus, j me disais « ah ouais, mais il s'est fait tout... toutes... les », enfin non, elle me fait « notre chauffeur quand j'étais petite. Au Cameroun. » La première chose que je me suis dit, c'est euh... mais euh... mais il y en a... Mais on est combien là ? A fermer nos gueules, à rien dire ?

## **Musique**

“Full Cleansing”, Léonora Miano (extrait de volcaniques, une anthologie du plaisir)

Dans cette demeure au jardin planté de frangipaniers, avec les bougainvilliers rampant sur l'arcade en fer forgé du portail, les livres richement reliés, la musique jazz ou les conversations intelligentes, il n'y avait pas de place pour ce qu'elle vivait ; D'elle, on attendait qu'elle divertisse les invités par son érudition, qu'elle figure au tableau d'honneur. Comment

dire et que dire. De ce temps, elle avait conservé une détestation féroce de l'élitisme intellectuel des nantis, ces privilégiés qui méprisaient la plèbe analphabète. Elle s'était repliée sur elle-même, sans que cela se voie trop. L'éducation bourgeoise repose sur un principe de base : donner le change. Elle seule avait su combien son corps lui faisait horreur. Le teint clair qui fascinait les hommes irritait les femmes contraintes de se l'acheter au marché sans l'acquérir tout à fait. Les cheveux longs, peu crépus – il avait fallu du temps pour qu'ils partent en locks. Les formes rebondies sur lesquelles aucune toilette ne paraissait décente. Sa mère se plaignait de ne savoir comment la vêtir, ne formulait pas ce qui l'effrayait tant, se contentait de marmonner : On dirait que tu as des lames de rasoir sur le corps. Rien ne te va. Elle lui achetait des vêtements trop petits, ne pouvait se résoudre à voir ce corps se ruer hors de l'enfance, attirer les prédateurs. Le silence a aussi un pouvoir performatif. L'obsession muette qui assombrissait le regard maternel avait été la réalité de la fillette, derrière la haute muraille ceinturant la maison. On ne vit pas dans une bulle, en particulier sous ces latitudes. Il y a toujours quelqu'un. Qui vient. Du village. De n'importe où. Il y a l'obligation de solidarité qui impose de donner du travail aux autres – c'est cela, être solidaire : employer, prendre à son service, rémunérer. Ils sont alors électriciens, maçons, jardiniers, comptables, veilleurs de nuit, qui passent le portail, sous l'arcade aux bougainvilliers. Il y a toujours quelqu'un. Qui ordonne. Qui touche. Qui prend. Se venge à sa manière de n'être pas celui qui peut payer les autres. Et les petits obéissent aux grands. Ce ne sont pas les enfants qui versent les gages. On le lui a souvent rappelé : Ton frère et toi, disait le

père, vous n'avez aucune autorité sur les domestiques. Ils ont des enfants de votre âge. Vous leur devez le respect. C'était vrai. C'était bien. Quelles étaient les limites de la considération à leur témoigner ?

Il est impensable aujourd'hui de le dire à mes parents parce que je pense que un, alors non pas qu'ils ne me croiront pas, parce que j'ai des témoins qui étayent mes propos, mes souvenirs, et qui ont des souvenirs qui sont identiques. Mais je pense surtout que ça peut très mal finir, ça peut c'est ce qu'on m'a toujours dit aussi, donc je reprends les termes de ce qu'on m'a dit « briser une famille » et ça, c'est pas ...c'est pas ce que je veux mais en même temps, j'ai réussi à me construire. Sans pour autant que tout le monde le sache. J'ai eu une vie sexuelle très précoce. Et je pense que c'est dû à ça. Parce que je voulais absolument ne pas... associer ma vie sexuelle à cette expérience-là. Et je me souviens encore plus de ma première fois où j'étais fière d'être arrivée à cet âge-là, et d'avoir partagé ma première expérience sexuelle avec un mec dont j'étais amoureuse. Un mec qui était amoureux de moi, qui avait mon âge. Et euh... c'était consentant. Et ça, c'est quelque chose, que je me suis dit ça, c'était pour moi une petite victoire.

**Axelle :**

Quand tu dis précoce c'est quel âge pour toi ?

**Karen :**

'est 15. C'est dans la norme. C'est dans la norme mais en tous cas... pour une famille camerounaise, c'est précoce ! Surtout que mes parents l'ont su donc j'ai été insultée de traînée dans tous les sens. Ça, c'est important de savoir que ça a eu des conséquences énormes parce que je me suis dit : « Mais en fait, si je leur dis ça, ils vont penser que je suis une véritable traînée. » Que j'l'ai cherché depuis l'âge de 7 ans. Et puis quand tu assistes à des séances de prière, où des gens te demandent d'être délivré par un démon sexuel qui habite ton corps. Euh... c'est clair que moi je voyais ça, j'ai fait hors de question, que ça m'arrive à moi, qu'on me foute euh de l'encens partout autour du corps et qu'on vienne me scarifier la poitrine ou je ne sais quoi. Il est hors de question que je vive ça et qu'on pense qu'un démon est venu me posséder à l'âge de 7 ans, assoiffé de sexe et que je me suis étalée.... que j'ai laissé un homme s'étaler sur moi.

**Axelle :**

J'ai demandé à Karen si elle trouvait que l'on parlait assez des atteintes et agressions sexuelles dans les communautés noires ou s'il s'agissait d'un sujet tabou.

**Karen :**

Euh... la sexualité est un sujet tabou dans la communauté noire, de toute manière, alors... Les agressions sexuelles ou la pédophilie ...euh...euh ...c'est pire. Je dirais même plus, du fait de la couverture médiatique en France de la pédophilie. J'suis une enfant des années 90 donc forcément, la pédophilie c'était au centre de tout. Outreau, Fourniret. Ça, c'est quelque chose, la télé était au centre de mon foyer. Au 20 heures, mes parents

se retournaient et nous disaient « non mais jamais, jamais, faites attention. Faut pas aller dans la voiture des inconnus. Faut pas suivre les inconnus ce qui est des remarques...ce sont des remarques sensées attention hein, mais ce qui fait que, dans mon esprit et peut être aussi dans l'esprit de mes parents, un pédophile, c'était d'un blanc. Un pédophile, c'était un vieux monsieur Blanc qui t'attendait avec des sandales chaussettes, une sucette à la sortie de l'école. Ce qui fait que j'ai évité tous les pédophiles dehors mais ceux qui étaient dedans : bah non! j'écoute toujours mes parents s'indigner de la pédophilie, avoir effectivement ces débats sur le consentement, sur le fait que, il est impossible, on en parlait encore avec ma maman qui disait « Mais comment on peut donner un... récompenser Polanski pour ce qu'il a fait ? » Et hein... Du coup, j'écoute. J'écoute d'une oreille et je me dis « Ah ils sont prêts peut-être ? Est -ce qu'ils sont prêts à entendre ça pour leur fille ? Je sais pas.

**Axelle :**

Quelles répercussions ces agressions avaient eu sur le rapport qu'elle a avec son corps.

**Karen :**

J'ai été très grande, très jeune - poussées de croissance - et le fait d'attirer le regard des hommes, c'est quelque chose qui a été toujours très, très dur pour moi, parce que j'avais des hanches, parce que j'avais oui des fesses proéminentes. Ca c'est la grosse blague dans ma famille. Karen a des fesses énormes. Et ça les fait

bien marrer. Sauf que moi, ça me renvoie au fait qu'on les regarde, que les hommes les regardent. Que, à 12 ans, à 13 ans, les hommes regardaient mes fesses, s'arrêtaient dans la rue, me klaxonnaient et je revivais ce moment continuellement. Continuellement. Et donc ce rapport au corps, au fait que je sois déjà très hyper sexualisée en tant que femme noire, que j'ai vécu tout ça... C'est difficile. Je suis quelqu'un qui a assez confiance en moi. Je suis pas débile, je sais que je correspond à certains canons de beauté. Donc le rapport que j'ai avec mon corps, c'est à la fois du ... je ne vais pas dire je t'aime moi non plus, mais c'est du... Je me méfie de toi.

**Axelle :**

Je lui ai également demandé quelles répercussions elles pensaient que les agressions avaient eu sur sa vie intime, sa vie sexuelle, le rapport qu'elle a avec les hommes, le rapport qu'elle a avec les hommes noirs.

**Karen :**

Je ne peux pas coucher avec un homme noir. Je ne peux pas coucher avec un homme noir. Et j'ai essayé maintes fois, notamment je me souviens d'une fois où j'avais mon voisin qui était amoureux de moi quand j'étais, quand j'avais 16 ans, il était tout gentil. Tout doux. C'était un vrai gentleman et je me souviens même qu'il avait chanté une sérénade sous la fenêtre et mon frère lui avait lancé de l'eau... [Et puis un jour, parce que je le trouvais beau, en me raccompagnant eh bien on s'est embrassés. Et je veux dire, ça ne m'a pas déplu plus du tout. Mais ça m'a replongé là-dedans. Non, pas le baiser, peut-être pas, je sais pas, mais ... mais... en fait j'ai anticipé, je me

suis dit « Ah, et si on couche ensemble, comment ça va se passer”? Est-ce que quand je ferme les yeux, c'est lui que je vais voir ? Bah le problème, c'est qu'en fait, quand je l'ai embrassé et que j'ai fermé les yeux, c'était mon agresseur que j'ai vu. Et donc ce qui fait que je me souviens très bien avoir passé mon temps à embrasser les yeux ouverts pour être sûr que c'était bien mon voisin et pas mon agresseur. C'est vrai que c'est très difficile, mon rapport que j'ai avec les hommes noirs, il est assez complexe parce qu'il y a mon père, c'est mon héros. Et c'est très difficile pour moi de ne pas envisager une relation avec un homme noir, alors que mon père est pour moi la figure que je rêverais d'avoir ou de transmettre. Je ne sais pas si j'ai des enfants plus tard ou si j'ai envie d'en avoir. Tu vois... Et j'peux pas.... parce qu'il m'a brisé.

**Axelle :**

Comment Karen a-t-elle avait vécu à son échelle le mouvement #metoo. Comment elle l'avait accueilli et ce qu'il lui avait inspiré ?

**Karen :**

Concernant le mouvement #metoo, globalisé autour des agressions sexuelles, autour des femmes noires, invisibilisé totalement. Mais le fait de voir, par exemple Surviving R. Kelly, quelque chose qui m'a beaucoup touché en 2019, qui est très dur à voir, ça m'a beaucoup touché parce que ça m'a renvoyé à ma propre histoire forcément. On ne parle pas du même âge, mais on parle de pédophilie aux yeux de la loi, donc on peut dire ça en ces termes-là. Les familles des victimes le disent très bien. Ils ont averti les



autorités. Outre le fait que ça soit une star du R&n'b tout ça, ça concernait qui ? Des petites filles noires. Donc on s'en fout, c'est pas grave. Quel message moi, je vois ? Si tu ouvres ta gueule, on va s'en foutre. Je ne suis pas une petite fille blanche, blonde aux yeux bleus qui a disparu et qu'on cherche. Donc, forcément, on s'en fout. Alors que comme je te l'ai dit, j'suis brisée.

**Axelle :**

Tu as ressenti de la honte par rapport à ce qui est arrivé ?

**Karen :**

Ouais bien sûr. La honte je l'ai eue dès le départ. Mon père m'a toujours décrit comme un garçon manqué, donc j'avais honte déjà, à ce moment-là, de pas pouvoir pas avoir pu rendre les coups. De m'être laissée enfermer dans les toilettes. Je te dirais que j'ai toujours honte en fait. J'ai honte d'être dans un environnement familial où j'suis même pas capable d'en parler. Euh...j'ai honte du fait que mes frères et sœurs, mes cousins et mes cousines m'ont tous dit de ne pas le dire. Euh...j'ai honte de pas ... de pas avoir le courage de.. de descendre dans le Sud, et de...de le tuer. Tout simplement. Parce que j'ai pensé tellement de fois. A chaque fois, je me dis ... euh... Karen, tu pourras tuer personne, sauf lui. Je regretterais pas ça. Ouais non, ça, c'est clair. Et s'il se passe encore le moindre truc J'suis capable d'aller en prison parce que c'est... j'peux pas replonger dans ce que j'ai vécu, voilà, c'est pas possible.

**FIN**

## **La Fille sur le canapé - chapitre 3**

*Cet épisode aborde le sujet des violences physiques et sexuelles. Avant de le lancer, assurez-vous d'être dans de bonnes conditions pour l'écouter.*

**Axelle** : L'observatoire national de la délinquance et des réponses pénales estime que moins de 4% des viols sur mineurs font l'objet de plainte. Et parmi, 70% sont classées sans suite, souvent faute de preuves suffisantes, et sur les 30% instruites 50% sont correctionnalisées, c'est à dire jugées comme délit et non crimes, passibles de cinq ans d'emprisonnement, contre 20 ans pour le viol SUR 100 agressions sexuelles, 10 font l'objet de poursuites pénales qui déboucheront sur une condamnation, soit 1%. Laura m'a contactée suite à l'appel à témoignages que j'ai diffusé sur les réseaux sociaux, cet été. Elle m'a laissé un message vocal avec son numéro de portable, si je souhaitais revenir vers elle. Notre premier échange, au téléphone, a duré quasiment 2 heures. J'avais très peur de trop l'avoir trop fait parler et qu'une fois face au micro, elle n'ait plus rien à dire. Ce ne fut pas le cas.

**Laura** : Je m'appelle Laura, j'ai 33 ans, bientôt 34. Jeune femme parisienne qui vit depuis deux ans en banlieue. Née grandie en région parisienne. Aujourd'hui, bah j'suis travailleur

social, en tous cas de formation. Et je travaille dans une association pour le maintien à domicile des personnes âgées sur le 95. Et donc j'écoute et accompagne des familles ou professionnels dans ce cadre-là.

**Axelle :** Dans quel environnement familial as-tu grandi ?

**Laura :** Avec ma maman et mon papa, dans le 20ème arrondissement de Paris, dans un appartement, un trois pièces et mes deux sœurs. Donc j'ai une grande sœur aînée de deux ans de plus que moi mais une petite sœur de 5 ans de moins que moi, que j'ai vu arriver... donc il y a eu une petite bataille de territoire quand même. Aujourd'hui voilà, mes sœurs c'est ma vie comme j'ai dit c'est aussi mon talon d'Achille ... Une vraie fratrie dans une seule chambre. Donc, les petites guéguerres de territoires de ça, c'est à moi, ça, c'est à toi mais ça, tu touches pas, voilà, ont beaucoup animé l'ambiance collective des voyages. Ma mère, j'sais pas comment elle a fait, mais ma mère est femme de ménage, elle était, parce que maintenant elle est à la retraite et je sais pas comment elle fait, mais chaque année, on avait un voyage. Chaque année, l'été, on partait un mois quelque part. Au Cap Vert, parce que mes parents sont d'origine du Cap Vert, donc on partait un mois deux mois, j'en sais rien. Les notions du temps quand t'es petite... En fait, mais j'avais des destinations petite et je sais pas comment. Parce que c'est ma mère qui gérait l'argent pour les vacances. Mon père, c'était les factures et le quotidien. Et ma mère, avec son salaire de femme de ménage dans sept maisons, y à un moment donné elle bossait dans sept maisons différentes. Et j'me dis, elle a réussi à

nous payer à nous quatre, on partait soit avec ma mère, soit avec mon père. Et quand on partait avec elle, elle payait pour nous 3 et elle. J'sais pas comment ? Comment ? Moi, je gagne aujourd'hui plus que ma mère, j'arrive même pas à partir en vacances.

**Axelle :** Une fille sur cinq et un garçon sur treize sont victimes de violences sexuelles avant l'âge de 18 ans dans le monde. Est-ce que tu veux bien me raconter ce qui s'est passé pour toi ?

**Laura :** Avec ma grande sœur, on était à l'élémentaire en même temps et au collège en même temps parce qu'on n'a que deux ans de différence. Ça, c'était chouette, et arrivées en CE2, il commence à y avoir des histoires de multiplications, divisions. Laura et l'apprentissage de base, c'est un peu casse-tête chinois quoi. L'alphabet. Je sais que ma mère me raconte encore, j'éclatais de rire, je pouffais de rire. J'étais pas très concentrée comme enfant, très brouillon. Mais en CE2, c'est différent. CE2, tu sens que bah il va falloir être un peu plus sérieux quand même. Il y avait le top 3 des maîtres les plus sévères et j'suis tombée sur un des top 3 les plus sévères. Il fallait être un peu plus sérieux et donc mes parents ont eu l'idée, de faire appel à un monsieur que j'ai considéré depuis tout petite comme mon oncle parce qu'il fait partie des photos de mon baptême. J'ai été baptisée à un an et demi pour te dire voilà...la longévité ... la relation assez longue qu'ils ont pu entretenir. Donc ce monsieur se propose pour venir faire de l'aide aux devoirs et de la présence. Donc à cette époque, j'avais 8 ans, et il venait pour me faire des exercices de math. Et du coup, il en profitait aussi pour donner un coup de main

à Nadine, donner des exercices - c'est ma grande sœur, des devoirs supplémentaires. Enfin voilà, nous stimuler intellectuellement parce qu'il faut savoir que ma mère ne sait pas lire ni écrire le français et mon père, par contre, il travaillait, mais à des heures décalées, c'est « je commence à 3 heures du matin, je finis à 14 heures. Donc quand je rentre, je fais ma sieste voilà, c'était pas la personne aidante pour les devoirs. Donc c'est cette personne-là qui est venue compenser, ça a commencé par l'aide aux devoirs et puis après ma mère, a repris le boulot à temps plein parce que ma petite sœur était rentrée à la maternelle et du coup, il s'est proposé d'être présent sur l'heure du déjeuner puisqu'on ne mangeait pas à la cantine, à part le lundi. Donc mardi, jeudi, vendredi, tu es à la maison et le mercredi, il y avait ma mère. Euh...sauf qu'en fait, il utilisait ces temps-là pour pouvoir... pour pouvoir euh... au début c'était... la porte d'entrée ça a toujours été « *Ah t'es tendue ! j'avais te masser.* » O.K. Donc après... donc t'es sur tes devoirs ; « bah en effet, ouais, moi, et les maths, on est pas potes hein ! Mais pfff, oui, j'suis tendue mais parce qu'en fait, ça me gonfle tes devoirs pas parce que j'ai envie que tu me touches ! » Sauf que bah il commence à masser les épaules. Et puis après, il essaye, enfin il essaye, il touche ta poitrine même pas existante parce que tu as 8 ans quand même je le rappelle ! Donc qu'est-ce t'es allé toucher ? Qu'est-ce tu cherches ? T'as perdu quoi ? Euh du coup, euh voilà, et donc, il y avait deux types d'attouchement. Il y avait ces attouchements lors des temps de devoir. Et puis les attouchements sur temps déjeuner où bah, du coup, j'habitais en rez de chaussée, donc il avait juste à toquer à la fenêtre de la cuisine et on savait que c'était lui, donc fallait lui ouvrir, autorité ... enfin... voilà... Et puis bah il s'installe

sur le canapé, c'est toujours pareil « *Ah mais rapproche toi, t' es trop loin* » et puis ça finit, t'es sur ses genoux et puis bah il continue son rituel et puis il se frotte à toi jusqu'à ce que il jouisse quoi parce que monsieur est en train de se frotter de se frotter à ton cul alors que t'as 8 ans et ça a duré jusqu'à mes 12 ans.

**Axelle :** J'ai demandé à Laura comment elle était venue à en parler. Ce qui avait contribué à ce qu'elle révèle ce qui se passait.

**Laura :** Parce que ma sœur l'a fait. C'est pas moi qui en aie parlé. J'ai pu en parler parce que ma grande sœur a développé une maladie psy, à l'adolescence quand elle était au lycée. Et... heu... du coup, elle a été internée et suite à ça, elle a du coup parler de ces attouchements. Donc j'ai appris que... enfin j'ai appris, on l'a nommé toutes les deux, même si on le savait. À un moment... Il nous avait offert un vernis chacune, et rouge à lèvres, et j'm'en rappelle avoir dit à ma sœur « *Mais, mais il a cru qu'on était sa pute ou quoi ??* » Et j'étais petite puisque que c'était entre mes 8 et 12 ans, et ma sœur qui acquiesce et euh du coup, bah j'ai compris. J'ai compris qu'elle comprenait ce que je voulais dire à travers cette phrase-là, et on savait sans se le dire. Et j'ai mis en place des stratégies pour l'éviter ce monsieur à partir de 12 ans, où j'allais déjeuner chez la copine, où je laissais la fenêtre de la cuisine fermée pour montrer qu'il n'y avait personne, je ne mettais pas la télé pour pas qu'il y ait de, j'sais pas, de reflets ou quoi que ce soit pour pas qu'il sache que je sois là. Ou je mangeais pas, comme ça... je rentrais pas à la maison, ou j'rentrais mais j'allais vite chez la copine et je mangeais pas. Sauf qu'un jour, j'ai fait un malaise donc euh ma mère

elle m'a engueulée, mais du coup, c'est ma sœur qui a crevé l'abcès en parlant et en disant si vous ne me croyez pas, demandez à Laura. Sauf que bah moi, j'étais pas du tout prête à en parler. Donc ma mère et mon père m'ont demandé si c'était vrai, « Est-ce que ce monsieur t'a touché ? » et j'm'en rappelle de mon père, il est rentré et j'étais en train de repasser. Il revenait de l'hôpital où ma sœur avait été hospitalisée. Et je l'ai regardé, et j'ai dit « bah oui » et j'ai vu mon père s'effondrer. Et là j'ai fait « *quoi papa il pleure ?* » OK. J'avais 15 ans. J'avais 15 ans et moi j'étais persuadée qu'à partir du moment où j'avais réussi à mettre en place des stratégies pour qu'il ne me touche pas, pour qu'il ne me vois pas, pour que voilà, il y ait le moins de contacts possible, j'avais gagné. Et c'était, c'était ma victoire, enfin voilà. Et donc ma sœur est venue me replonger la tête dedans, en tous cas c'est comme ça que je l'ai vécu à l'époque et j'en ai voulu à ma sœur, pendant des années. J'lui ai pas parlé à ma sœur, pendant des années. A part le strict nécessaire parce qu'on est sous le même toit, mais « *ne me parle pas, t'as trahi notre secret* ». Ce qui est très fort et très injuste. Et donc ma sœur qui a porté plainte, ses plaintes ont été perdues. Et donc elle m'a mis la pression pour que je puisse moi, porter plainte, pour que, elle, puisse se faire entendre. Et là, il y a eu presque 10 ans comme ça où en fait, je ne la supportais pas, ou je ne pouvais pas la voir dans la même pièce que moi parce que je savais... parce qu'il y avait ça, cette espèce de ... je fais « non mais bats-toi, bas-toi pour toi, me demande pas à moi de me battre pour toi, fais le pour toi. Et que moi, je le ferai que s'il y a un sens pour moi, et aujourd'hui, il n'y en a pas, donc laisse-moi tranquille » et en boucle comme ça, plus les crises, à peu près tous les deux ans. Il y avait un

élément déclencheur qui était souvent lié à son intimité. Tu touches à son intimité, elle se sent agressée dans son intimité. Il y a quelque chose de cet ordre-là et ça déclenchait des crises et des crises. Sauf que moi, j'ai 15 ans. Après, j'ai 17 ans, après j'ai 21 ans et ainsi de suite comme ça et ta relation avec ta sœur est ponctuée de ces crises où elle perd pied, où il y a quelque chose qui est pas apaisé chez elle. Et ça t'épuise et ça creuse du coup le fossé entre elle et toi parce que tu, tu peux pas. Enfin moi, pffff, j'pouvais pas c'était trop et puis bah, mes parents, il se reposent sur moi parce qu'il faut protéger la dernière quand même.

**Axelle :** A quel moment Laura s'était sentie prête à le faire, quel avait été l'élément déclencheur qui l'avait incité à porter plainte, pour elle ?

**Laura :** En décembre 2008, ma grand-mère paternelle décède. J'perds 10 kilos en deux semaines. J'comprends pas. Sachant que c'est une dame, j'l'ai vue j'avais 14 ans et puis après je l'ai revu, j'devais avoir 20 ans, enfin j'l'ai vu deux fois dans ma vie, consciemment. Je sais qu'elle est venue en France quand j'suis née, première et dernière fois de sa vie qu'elle est venue en Europe. Elle est jamais venue pour ses autres petits enfants, que pour moi. En même temps, j' suis née dans un contexte particulier, j'suis née avant terme, complications, hospitalisation. Le lien avec ma mère aussi compliqué parce que du coup on m'a arrachée à ma mère à la naissance, on m'a arrachée à ma mère à 3 mois, on m'a arrachée à ma mère à 6 mois, on m'a arrachée à ma mère à 1 an, et ainsi de suite pour des opérations, pour que du coup, je tienne debout. Donc euh voilà, c'était un mal pour un bien, on va dire. Et donc j'ai cette



grand-mère qui est, apparemment est venue que pour moi, donc, et puis y a un discours de « *Tu ressembles à ta grand-mère, t'es le portrait de ta grand-mère, tu ressembles à ta grand-mère. Oh mon Dieu! Tu parles comme ta grand-mère. Oh ! ...* » Donc quand cette dame elle meurt, en fait y a une partie de moi aussi qui meurt. Donc ces dix kilos là, ils sont partis avec elle. Et ma mère, trois jours après... Elle fait une chute et euh rupture des ligaments croisés du genou et c'est pas ma grande sœur qu'elle appelle, c'est moi. Et c'est moi qui me mange, qui me prend cette vague, tu sais, quand quelqu'un est en panique et qu'est pas bien et que tu sais que si c'est pas toi, c'est, c'est pas toi, je vois pas c'est qui d'autre enfin. Mon père est au Cap Vert pour enterrer sa mère. Et donc j'emmène ma mère à l'hôpital, aux urgences, histoire qu'on fasse les examens, tout ça, elle s'est pas fait opérer tout de suite, mais elle a dû se faire du coup opérer. Ça s'est mal passé, il y a eu des complications, elle a mis pffff, un temps monstrueux pour réparer ce fameux genou Et euh... J'vais pas bien, j'arrête pas de pleurer, j'arrête pas de pleurer j'arrête pas de pleurer et ma mère me dit « Laura, tu peux pas continuer comme ça. Faut que, faut que tu te fasses aider. Tu peux pas continuer comme ça » Et là je ... je me rappelle qu'un ami de mon père, chez qui je gardais les enfants, m'avait parlé d'un thérapeute qu'il connaissait bien et m'avait dit « « Si tu as besoin, saches que je peux te donner les coordonnées quand tu veux, t'as juste à me dire c'est aujourd'hui, je te les donne », donc c'est ce que j'ai fait. Et donc j'ai pris contact avec ce thérapeute qui est à Montreuil, un psychanalyste. Et psychothérapeute. Et là, c'est une aventure de dix ans. Et au bout de deux ans de travail, je commence à vraiment identifier cette rage, cette

colère, cette peur liée à plein de choses et à tout ce qu'il a pu détruire ou déformer chez moi en fait. J'ai fait « *Mais c'est pas moi le problème, c'est lui en fait qui...* » j'fais « *mais...* » et puis « *Mais ...* » et crescendo comme ça, « *Mais il va payer ! Mais en fait, il va clairement payer ce qu'il a fait. Ou défait surtout. Il va payer pour ce qu'il a défait. Personne t'as demandé de toucher à l'enfant. Et moi encore moins* ».

Et donc...donc voilà, 2 ans de thérapie où je commence à accumuler les preuves de tout ce qu'il a pu faire et de tout ce qui était pas normal et de tout ce qu'il s'est permis de faire et qui n'était pas normal. Et je me suis assise un jour du mois d'août, j'ai retrouvé la lettre que j'ai écrite parce que du coup, j'ai fait la photocopie. 31 août 2011. Et j'te l'ai écrite en one shot. Je me suis adressée au procureur. J'ai pas fait appel à qui que ce soit, j'ai pris mes cours de droit et puis... j'ai regardé le système comment il était foutu et puis bah j'ai fait, j'ai fait o.k. Applique la méthodologie d'un travailleur social à toi même, tu peux le faire. Il y a un système, il y a un besoin. Tu fais le point. Je l'ai fait. Et puis j'ai commencé ma vie professionnelle et quelques mois plus tard, je reçois un courrier de la brigade des mineurs. Qui me demande de prendre contact avec eux parce que... euh... ils ont pas mes coordonnées téléphoniques et ils peuvent pas m'appeler. J'ai omis de mettre mon numéro de téléphone sur le courrier. Acte manqué, magnifique. Donc en fait, c'est eux qui viennent me chercher, c' qui est encore plus jouissif , enfin pour moi en tant que victime ...de... de... « putain c'est la justice qui vient me voir ? » La justice qui m'a dit : « Attendez là, il y a un truc, on vient vous voir, on vient vous aider... » et là, j'ai fait « *O.k là j'ai*

*voire attention, les gars ? O.K* » Donc j'les ai appelés et puis ... euh... on s'est donné rendez-vous. J'suis allée dans leurs locaux...un peu vétustes (*voix off Axelle- mais ils ont pas les moyens hein chouhou !*) ... oui j'avais compris oui oui ... oui oui... j'ai compris, c'était la bérézina... mais le cadre était là. Et la méthodologie, le professionnalisme fait que, ça a dépassé le fait que t'arrives, il n'y a pas les mêmes bureaux dans la même pièce. L'autre il a un crayon mais l'autre il a pas d'agrafeuse. Et puis... les chaises tu t'demandes « tu les as pas changé depuis combien de temps ? » enfin, voilà, c'est... ils roulent pas sur l'or, mais tu sens que ... leur esprit, ils sont là pour une cause et elle est commune avec la tienne. Je suis entendue et la nana prend vraiment ma déposition au sérieux alors que j'ai beaucoup entendu le système qui est pas aidant. Et du coup, bah là non, je tombe sur une brigadière qui m'entend, qui m'écoute, qui m'explique les choses, c'est clair. Elle m'explique que du coup, tout le monde va être entendu. Donc mon père, ma mère, mes sœurs, le bourreau, sa famille au bourreau. T'as un petit coup de stress quand même, quand tu te rends compte qu'en fait « ouais, ça va embarquer plus que toi ». Ça va embarquer tes parents, tes soeurs. Heureusement que j'ai le soutien de ma mère et de ma sœur. Mon père, évidemment ! Mais de ma sœur qui du coup, bah je viens la dé... pas la délivrer, mais ... mais... je fais enfin ce que tu me demandes. J'suis enfin prête à pouvoir le faire. Donc...d'une certaine manière, je la délivre d'un truc où OK, c'est bon. On retire ça dans notre relation, on passe à autre chose parce que bah c'est bon, j'suis arrivée à ce que tu me demandais et l'appréhension elle est plus bah parce que je sais qu'il va être entendu. Que sa famille va être

entendue, que la communauté cap-verdienne va être mise au courant et que du coup, tu sais pas comment la communauté capverdienne elle réagit par rapport à ce type de problématique. Alcool, drogue, t'as une petite idée, mais inceste, abus. Tu sais pas. Tu sais pas comment la communauté elle se positionne là-dessus. Est ce qu'ils se taisent ? Est-ce qu'ils étouffent ? J'en sais rien... En tout cas moi, mes parents ils étaient à l'écoute.

Après bah, je cherche un avocat. J'veais à un truc d'accueil gratuit à la mairie et puis je tombe sur un monsieur qui me donne une liste de pages, 2 fois A 4. J'lui dis « Mais il faut que j'appelle tout ça ? Pour savoir si quelqu'un va me représenter ? » Il me dit bah oui. J'lui dis « Non mais vous vous rendez compte que ça veut dire que vous me demandez d'appeler 24 fois quelqu'un et de raconter 24 fois mon histoire ? » J'lui fais « Déjà là, j'vous la raconte, vous savez même pas ce que ça me coûte ! ». J'fais « Moi je les appellerai pas ! » Il fait « Bon euh... » À l'époque, j' travaillais... peu , j'avais pas beaucoup de ressources, je venais de commencer ma carrière pro donc j'étais à l'Éducation Nationale en tant que travailleur social pour les collèges. Tu gagnes que dalle! Du coup bah c'était dans le cadre de... (*voix off Axelle- l'aide juridictionnelle*) ... l'aide juridictionnelle, merci. Et du coup, il me dit « Bah écoute ton histoire, ton histoire elle me touche. Vas-y. Je me propose.» J'dis « bah merci. » Du coup voilà, les choses se sont faites. J'pourrais pas raconter dans le détail les étapes, mais je sais que j'ai reçu des courriers, des convocations re - des courriers, des convocations jusqu'à ce que le procès se fasse au mois de mai 2015. Quatre ans de procédure. Je sais qu'il y a eu la confrontation en 2013. Et là, donc ce monsieur est là, assis dans

son lit, parce qu'il avait une pathologie chronique qui fait que, il peut pas être en cellule lambda parce qu'il a besoin de traitements. Il y avait deux flics, deux nanas sur ma gauche et trois mecs j'crois ou un mec sur la droite et moi, assise sur ma chaise en bois. Et donc elle me pose des questions, elle pose des questions au mec. Euh...tu sens bien que les flics me croient. Tu sens bien que les flics ils savent que... ils savent que le mec... il est de mauvaise foi. Et elle-même elle dit « Quel est l'intérêt pour cette jeune fille de venir après autant d'années, aller remuer de la merde, si c'est pas vrai ? Quel est l'intérêt ? » Et donc j'ai eu le soutien vraiment de cette brigade. Pour me faire entendre. Bon, évidemment, mauvaise foi de fou, évidemment, d'toutes façons j'm'y attendais pas... Enfin j'm'attendais pas à autre chose et euh... et donc cette confrontation a permis, je pense, d'enfoncer le clou. Donc de là, il y a eu aussi une expertise faite. Euh... Pffff catastrophique. Catastrophique l'expertise par un espèce de pédo psy, mais sauf que, tes outils ils sont là pour un enfant de 5 ans, 6 ans. Pas pour une adulte, donc en fait quand, ton expertise, tu lis le compte rendu, c'est pourri. Euh... mais bon, j'ai fait ce qu'on m'a dit hein. Donc j'y suis allée. Et puis hein... Et le gars en fait, il a pris tel quel ma parole et puis il a retranscrit, mais il a rien analysé. C'est le seul truc qui m'a un peu wouuu mis mal à l'aise pendant la démarche. A cinq jours du procès, l'avocat qui me suivait depuis quatre ans m'a gentiment expliqué qu'il avait un autre procès, qu'il ne pouvait pas me présenter le jour J. Là, mon monde s'est effondré, Axelle. Il s'est e-ffon-dré. J'suis rentrée, à l'époque, j'vivais dans une petite chambre de bonne. J'ai démonté la chambre de bonne.

Il m'a expliqué qu'il a déclaré ce changement à l'Ordre des avocats qui, du coup, vont me proposer une personne que je vais devoir rencontrer très rapidement, sachant qu'on est veille de week-end prolongé de mois de mai. Donc je rencontre cette dame, je crois le jeudi à 18h30 à l'arrache, sachant que elle, le soir même, elle part en week-end prolongé, on se revoit mardi hein. Pour le procès. Mais cette nana a fait plus que ce monsieur en quatre ans. Une avocate spécialisée dans les.... Ah j'ai oublié le terme mais en gros c'est pour tout ce qui est... sévices corporels, donc elle m'a orienté vers un psychiatre spécialisé pour faire une autre expertise parce que pour elle, l'expertise qu'il y a dans le dossier n'était pas du tout, mais pas du tout adaptée. La séance m'a coûté 600 euros. Voilà. Pour m'entendre... enfin lire que bah, en effet, j'ai des séquelles, voilà. Sauf que quand tu les lis, l'égo en prend un coup, et du coup ça termine de te confirmer que oui, il y a un problème, mais que en fait t'y es pour rien, mais parce que c'est lui qui a tout détruit, qu'il y a tout un travail du coup de reconstruction à faire. Et mon thérapeute qui a pas arrêté de me répéter « *Le temps psychique n'est pas le temps juridique* », « le temps psychique n'est » et je comprenais pas. Jusqu'à ce que j'arrive à cette expertise où le mec il t'explique que dans mon comportement, dans la relation à l'autre, dans la sexualité.... Voilà. Et qu'à partir de toutes ces défaillances que j'ai, bah il arrive à chiffrer les dommages et intérêts. C'qui m'a poussé à porter plainte en 2011 a été juste confirmé par un expert. Enfin j'l'ai pas inventé. J'suis pas folle... j'suis pas folle. Je suis pas folle. Et ça a permis à l'avocate de pouvoir me défendre ce jour-là. J'avais fait de la sophrologie pour me préparer à cette journée, et pour respirer. C'est comme si tu rentres dans un

rouleau compresseur et euh... et le soir, tu ressorts mais t'es vidée. Le procès en lui-même... bah on t'entend. Enfin, on te demande à un moment donné si tu veux être entendue, et donc moi j'explique que je veux lire un courrier à ce monsieur. Que j'ai des choses à lui dire que j'ai pas eu l'occasion de lui dire et que c'est le moment ou jamais pour moi de m'adresser à lui. Donc j'ai lu mon courrier, en lui demandant bah de s'excuser. C'est pas de sa faute apparemment. La procureure et le juge pffffff étaient très agacés de son comportement. Et de ses réponses laconiques. Et que pour lui, c'était comme une danse, m'avoir sur ses genoux, c'était comme une danse parce que j'aimais bien danser. Donc tu te frottes sur une gamine de 8 ans jusqu'à 12 ans et tu estimes que c'est une danse ? Donc il y en a une qui l'a terminé en lui disant « *Mais vous pensez que votre fille aussi, elle aimerait qu'on danse avec elle comme vous avez fait avec cet enfant ?* ». Et là tu bégaies Gars, il bégaie. Mais pffffff, j'avais envie de le tuer... Et il y avait un rêve qui me venait régulièrement, c'est je prends une paire de chaussures à talons, mais talons aiguilles... avec une petite lame tu sais un truc ... ça a une forme de chaussure mais en fait ça a une fonction de couteau. Et j'te l'enfonce dans ton crâne biiien profond et tu crèèèves. Alors cette rage- là, pendant tout le procès, j'l'avais. Et ça a été très, très éprouvant. Très éprouvant. Et en même temps, il en ressort une fierté. Une fierté, une force... « OK, la boucle est bouclée, c'est bon, c'est fini ». Interdiction de m'approcher. Interdiction de prendre contact avec moi. Il a pris une condamnation avec sursis, puisqu'il peut pas être emprisonné au vu de son état de santé et de son âge. Et des dommages et intérêts. J'ai ressenti de la reconnaissance. Et de la justice. C'était ce qu'il

fallait faire. C'était ce qu'il fallait dire. C'était ce qu'il fallait vivre...

Fin

## **LA FILLE SUR LA CANAPÉ chapitre 4- L'INCESTE GÉNÉRIQUE**

### ***(L'INCESTE) Chapitre 4. Sairati***

**Sairati:** je m'appelle Sairati, j'ai 26 ans. Je suis maman d'un petit garçon de 4 ans et je suis originaire de l'île de Mayotte, qui est une petite île française située dans l'océan Indien.

### **PRÉSENTATION SAIRATI PAR AXELLE**

C'est moi qui aie repéré Sairati sur les réseaux sociaux lors de la préparation du podcast. Une parution de France info parlait de sa page Facebook, Souboutou ouhédzé jilaho (ose libérer ta parole) et de son histoire personnelle. J'ai parcouru la page durant plusieurs soirs, en lisant tous les témoignages avant de lui envoyer un message. De sa détresse personnelle, elle a voulu



alerter, sensibiliser et surtout éveiller les consciences.

**Sairati:** j'ai été victime de viol incestueux par mon géniteur quand j'étais enfant.

**Axelle:** il n'existe pas de données chiffrées sur les violences sexuelles faites aux enfants à Mayotte, mais elle est persuadée qu'une grande majorité d'enfants, et plus particulièrement de jeunes filles ont déjà subi des attouchements, ou des agressions sexuelles.

**Sairati:** pendant toute cette période, j'ai subi des agressions sexuelles par des amis de la famille, tu sais, les fameux tontons...et d'aussi loin que je peux me souvenir en fait, j'ai toujours eu l'impression d'être entouré par des prédateurs sexuels...

**Axelle :** J'ai demandé à Sairati à quel moment elle en avait parlé?

**Sairati:** Je dis toujours que j'ai parlé de manière officielle et la première fois quand j'avais 8 ans. Parce que avant cette période, je demandais souvent à des copines en fait, si leur père faisait des jeux avec eux, donc je suppose que intérieurement, je devais sentir que c'était pas normal. Donc, la première fois, c'était quand j'avais 8 ans où j'ai parlé avec la personne qui me gardait à l'époque, mais elle n'a pas pu porter ma parole et en fait ce qui m'avait poussée à parler à ce moment-là, c'est que mes parents venaient de divorcer. Après plusieurs années, quand j'ai eu 18 ans, j'en ai reparlé à une tante. Et pareil, elle m'a entendue, mais sans plus. Et ce n'est qu'à mon arrivée ici en France, en 2013, que j'ai pu parler à une autre tante, donc la petite sœur de ma mère. Et c'est là en fait que je vais découvrir que je ne

suis malheureusement pas la seule à avoir été touchée par... le même agresseur en fait, donc, mon géniteur. Puis c'est qui m'a vraiment poussée à un moment donné de crier, de dire stop, c'est quand j'ai eu mon enfant en 2015. Et là c'était un chamboulement en fait. Et j'ai commencé vraiment à me poser des questions existentielles par exemple quelles sont les valeurs que je souhaite lui transmettre ? Et surtout, comment dire à mon enfant que toutes les injustices doivent être dénoncées si moi-même, je n'applique pas sur moi ? Donc voilà, ça commençait à travailler de plus en plus. Et en 2018, j'ai fait ce que j'appelle le « voyage de ma vie », j'suis repartie à Mayotte pour tout raconter. Donc j'ai tout raconté à ma mère qui jusqu'alors en fait, était dans l'ignorance. Ma mère elle était...elle était prise entre la colère, la tristesse parce bah évidemment il n'y a pas une bonne manière de dire à sa mère que « *bah tu as fait entrer le loup en fait, à la maison* ». Et ça a été très compliqué mais à ce moment-là, j'ai eu son soutien, même si j'ai vite compris qu'il y avait cette notion de honte de sa part, de se dire bon bah on va parler, mais j'ai quand même honte parce que oui, on va te pointer du doigt.

**Axelle:** J'ai demandé à Sairati si elle avait découvert qui son agresseur avait également violé dans son entourage familial, et ce qui s'était produit.

**Sairati:** ma tante... en fait, la sœur de ma mère. Sa petite sœur. Aujourd'hui quand j'en parle avec ma tante, elle pense que ça a dû commenter quand elle avait ... euh...11 ans. A l'époque, pareil, elle avait parlé à une de ses sœurs. Parce qu'elles sont trois, donc elle n'a pas parlé à ma mère mais

à l'autre. Mais pareil... Elle n'a pas pu... porter sa parole plus loin. Et donc du coup après, c'était le silence. Parce qu'elle a vite compris qu'il y avait un tabou autour de ça. Donc silence radio jusqu'à ce que moi je revienne en discuter avec elle, en fait. J'pensais juste déverser ce que j'avais à dire et puis hein...ça allait mieux parce qu'en fait j'suis repartie en me disant "Waouh ! Je ne suis pas seule". J'étais partagée entre, « Oui je ne suis pas seule, donc je ne suis pas folle » et aussi me dire « Mais mince quoi, elle aussi, elle l'a subi. » Et... euh... j'ai voulu, moi, porter plainte à un moment donné. Mais bon, les choses ont fait que j'avais besoin d'un accompagnement thérapeutique avant. Donc je n'ai pas pu en fait, au moment où j'étais décidé à aller porter plainte, il était trop tard.

**Axelle:** Quelle place est accordée à la famille au sein de la société mahoraise et l'importance des liens familiaux?

**Sairati:** En fait, la famille dans la société mahoraise, c'est le fondement même de la société. Les Mahorais vivent énormément en collectivité donc, d'où le poids du regard de l'autre. Et donc les liens familiaux sont vraiment sacrés. Et peu importe ce qu'un membre de la famille peut faire, il est hors de question de le rejeter. Par exemple, quand j'étais enfant on me disait souvent de ne pas oublier que j'ai été faite d'un père et d'une mère et que jamais je ne devrais tourner le dos. J'ai demandé "mais comment je fais avec un père qui n'a jamais été là, etc ?" Et on me disait que ce qu'il a fait n'est pas important. Toi, tu as l'obligation en fait d'être à son chevet le moment voulu. J'avoue que j'étais choquée et aujourd'hui encore je ne comprends toujours pas cette

obligation qu'on impose aux enfants qui en fait n'ont rien demandé. Et on ignore complètement lorsqu'un parent démissionne de son rôle. D'ailleurs, pour imaginer cela, il y a une expression mahoraise qui dit que « Même si ta main te fait mal, tu ne peux pas la couper. » Donc c'est ainsi que même toxique, nous restons enchaînés en fait, à nos familles, de gré ou de force.

**Axelle** : je lui ai demandé si avec ses révélations, elle a elle-même eu le sentiment d'avoir trahi l'unité familiale, et si on lui avait renvoyé une telle impression.

**Sairati** : Oui, on m'a renvoyé ce sentiment là, mais moi, je n'ai pas l'impression d'avoir trahi l'unité familiale à partir du moment où j'ai fait les démarches pour pouvoir en discuter auprès de la famille. Mais personne n'a pu entendre ce que je voulais à l'époque. Et au-delà de la famille de toute façon, j'avais besoin de me sauver, donc besoin d'en parler, d'agir pour que cela ne se reproduise plus. donc non, je n'ai pas ce sentiment, mais on me le renvoie souvent, oui.

**Axelle** : J'ai demandé à Sairati si le terme « inceste » existait dans la langue mahoraise. Voire s'il y avait une expression particulière pour qualifier cette situation ?

**Sairati** : Euh non, pas du tout. Euh...le...En fait, dans la langue mahoraise pour dire qu'une... euh... personne a subi l'inceste ou a eu un comportement incestueux, on va dire « *Il a couché avec une personne qui lui est interdite* ». Sauf qu'en fait, cette phrase en fait n'est pas spécifique à l'inceste on peut le prendre dans différents contextes, une personne qui aurait couché avec une femme qui n'est pas sa femme ou

qui est mariée, etc., donc non, il n'y a pas de mot spécifique pour qualifier l'inceste. Donc déjà là, on comprend que c'est tabou que même notre langue ne reconnaît pas, en fait. Je pense que c'est probablement parce que l'inceste touche, il sape l'un des fondements de notre société. C'est à dire le cocon familial. Quand on entend famille, on entend bonheur, et tout ce qui est positif. Donc, on a du mal à se dire qu'un drame peut toucher à cette unité familiale. Ca me fait penser à un cours de français, à la fac, où nous cherchions l'origine des mots, et il y avait le mot enfant. Donc infantem, qui veut dire en fait "celui qui ne parle pas" et donc par conséquent ici "celui que bien souvent on n'entend pas". donc c'est bien ça le premier enjeu auquel nous sommes confronté.e.s. C'est qu'il faut pouvoir aller chercher les victimes.

**Axelle:** est-ce qu'il lui semblait important que les victimes libèrent leur parole ? Et soient entendues sur ce sujet ?

**Sairati:** Pour moi c'est important, car il est essentiel d'accompagner les victimes. Donc c'est à dire que cette prise de parole que les victimes doivent...s'approprier, c'est avant tout pour elles parce que parler, s'exprimer c'est déjà en fait un pas vers la reconstruction. Nous ne pouvons plus continuer à alimenter ce silence. Maintenant il faut agir, faire autre chose. Donc pour faire autre chose, il faut qu'on puisse parler. Il faut utiliser ce super pouvoir qui est notre voix en fait, tout simplement.

**Axelle:** Qu'est-ce que les victimes attendent de la société, qu'il s'agisse de la société mahoraise ou de tout autre société sur cette question des violences sexuelle?

**Sairati:** Certaines attendent une reconnaissance familiale, d'autres plus sociétale, ou encore juridique, mais... je pense que nous sommes tous d'accord pour dire que nous attendons de la société que...elle arrête de nous faire porter le poids de la honte. Que en fait, la honte change de camp. Qu'enfin chacun soit à sa place, victimes et bourreaux.

**Axelle:** Quelles répercussions avaient eu sur Sairati ce qui lui était arrivé dans sa prime enfance avec son agresseur. Quelles conséquences sur son rapport aux autres, sa vie personnelle et son rapport avec son corps ?

**Sairati:** *Tout d'abord* il faut savoir que je suis quelqu'un de très sociable. Et pourtant, je suis très peu entourée. Car en fait j'ai vraiment peur des gens...j'ai pas confiance aux gens en fait. Donc je fais attention à qui est-ce que je fais rentrer chez moi, avec qui je parle, car j'ai toujours peur de faire entrer le danger chez moi. J'ai peur pour mon fils en fait et c'est constant. Concernant mon corps, il m'est encore très difficile de me valoriser, d'avoir confiance en moi. Je suis encore dans la reconstruction de mon corps, de mon esprit ... j pense que c'est un combat quotidien. J'apprends encore à me connaître, à accepter mon corps et surtout mon intimité comme étant un lieu de plaisir et de puissance, et pas un lieu de souffrance et de douleur, quoi.

**PAUSE**

**TEXTE : TONI MORRISON, L'ŒIL LE PLUS BLEU**

Un samedi après-midi, dans la pauvre lumière du printemps, il est rentré chez lui en titubant et il a vu sa fille dans la cuisine ;

Elle faisait la vaisselle. Son dos étroit était penché sur l'évier. Cholly l'a aperçue indistinctement et il était incapable de dire ce qu'il voyait ou ce qu'il sentait. Puis il a eu conscience de son malaise ; et ensuite cela s'est dissous en plaisir. Ses émotions se sont enchaînées en passant de la répulsion à la culpabilité, à la pitié puis à l'amour. Sa répulsion a été une réaction devant sa jeunesse, sa faiblesse, son impuissance. Son dos était voûté d'un côté ; sa tête était penchée de l'autre comme si elle se protégeait d'une gifle permanente. Pourquoi avait-elle cet air de chien battu ? C'était une enfant sans problèmes – pourquoi est-ce qu'elle n'était pas heureuse ? L'affirmation claire de ses souffrances était une accusation. Il voulait lui briser le cou – mais tendrement.

**Axelle** : En 2015, le quotidien *France Antille* titrait dans son édition d'août, "Un viol tous les trois jours en Martinique". En 2014, 128 viols, soit l'équivalent d'un viol tous les trois jours avaient été constatés par dépôt de plainte, à la Martinique. Plus de la moitié concernait des victimes mineures. Un chiffre qui, rapporté à la population apparaissait parmi les plus élevés de France.

Fabienne Sainte Rose est la fondatrice de l'AMEVIT, association des 1001 victimes de l'inceste et de traumatismes. Son témoignage pour France O, est apparu un jour dans mon fil d'actualité Facebook, relayé par une de mes proches.

Cet entretien avec Fabienne s'est déroulé par téléphone depuis Fort de France. Veuillez excuser la qualité de l'enregistrement, mais écoutez-le, c'est important. Son histoire, connue des martiniquais depuis le procès à huis clos contre

son père qui depuis purge quinze ans de prison pour inceste, est celle d'une femme qui a décidé de continuer à vivre.

**Fabienne:** Bonjour, je m'appelle Fabienne St Rose, je suis née en Martinique, à Sainte-Luce précisément il y a maintenant bientôt 46 ans. J'habite à Fort de France capitale de la Martinique. Voilà. Je suis la septième d'une famille de dix enfants et j'ai l'habitude de dire en me présentant que je suis un \*mot en créole\* donc en créole ça veut dire quoi un \*mot en créole\* c'est un enfant né d'un adultère. Donc ma mère était mariée de son côté, mon père de son côté. Mais en fin de compte je ne suis pas un fruit de la passion, un fruit de l'amour, je suis... un fruit du viol. Donc je suis née d'un viol. J'ai pas eu de petite enfance, d'enfance, d'adolescence joyeuse et tranquille. J'ai vraiment eu une enfance, une adolescence de lutte. Quand on grandit au creux d'une maman qui doit élever seule 10 enfants, on ne peut être que dans la lutte pour la survie. Et je dis souvent... que ma mère elle a pas eu 10 enfants, elle a eu 10 petits esclaves... j'étais la 7ème esclave de la fratrie ! voilà un peu mon environnement familial

Comme je le disais tout à l'heure donc j'étais une fille du viol. Mes parents ne se fréquentaient pas et puis quand j'ai eu 11 ans, comme malgré toutes les difficultés et sociales et économiques, je restais une bonne élève, ma mère, elle avait décidé à mes 11 ans, de me présenter à celui qui était mon père...qui était un agresseur mais ça restait mon père. Et une après-midi effectivement, elle m'a emmené chez lui. Donc je me souviens encore de ce petit ensemble rouge que j'avais toute fière d'aller rencontrer enfin mon



père hein, puisque moi à cette époque-là, j'savais pas que j'étais le fruit d'un viol ! J'ai su que j'étais le fruit d'un viol le jour du procès ! Le jour du procès, c'est-à-dire à 34 ans. Donc présentation et tout ça, et puis au bout d'un moment, mon père qui dit à ma mère « Oui, est-ce que je peux aller montrer quelque chose à Fabienne au sous-sol ? » Ma mère tout à fait naïve, elle dit « oui oui, pas de problème » et puis c'est là que, le crétin ... je vais être crue hein ! que le crétin de père il me coince contre le mur, et il m'dit « T'as déjà vu un père amoureux de sa fille ? » et puis il fout sa langue dans ma bouche. et donc là, c'était le début de 7 ans, ça a duré 7 ans... où régulièrement, ma mère m'envoyait chez mon père pour passer du temps avec lui, pour qu'il m'apprenne la vie, pour qu'il finance mes études, et en fin de compte, pendant toutes les périodes où j'allais chez lui, essentiellement les périodes de vacances, donc les week-end, les mercredi après-midi, les vacances voilà je subissais les assauts de mon cher père, qui m'a dit pendant toutes ces années-là que c'était normal, tout ce qu'il me faisait. Donc il me bais...il me demandait de faire des fellations, il me violait dans sa voiture, sur les plages aussi...la première fois c'était chez lui sur un machin par terre quoi.

Et c'est quand j'ai commencé effectivement à essayer d'avoir des relations amoureuses, que j'ai commencé vraiment à voir les conséquences du viol dans ma vie, intime, amoureuse et aussi dans ma vie, dans mon chemin universitaire, puisque c'est aussi à cause des agressions que j'arrivais pas à aller au bout de mes études même si je continuais à être brillante. Mais le médecin m'explique aujourd'hui qu'effectivement, plus je réussissais, et plus ça me rendait visible, et me rendre visible, c'est me rendre vulnérable Donc

après ces années, ces 7 ans de viols on va dire, j'ai...j'ai...j'ai fait une tentative de suicide à 22 ans, et la dernière en 2012, donc en 2012 j'en avais 38 c'est ça ? Un truc comme ça si je sais compter, ouais 38 ans j'étais en guerre contre moi-même, en guerre contre la société, je me vivais en fin de compte comme une terroriste aussi puisque je n'avais qu'une envie, c'était de me supprimer ... me supprimer de la surface de la terre tellement je souffrais quoi. Personne ne me comprenait, ni mes enfants, ni mon mari, ni les amants, ni les psychiatres que je voyais, personne. Personne ne me comprenait. Jusqu'en 2014 et je rencontre effectivement des psychiatres qui sont formés au psycho trauma et qui me disent effectivement que je souffrais de troubles post- traumatiques et que même si les agressions avaient cessées à 18 ans comme j'avais pas traité les conséquences, bah je les revivais constamment de façon permanente, donc dans mes moindres relations, avec mes enfants ... quand je donnais le sein à mes filles, eh bah c'était pas mes filles qui étaient au bout de mes seins, c'était mon père. Quand j'avais des relations sexuelles avec des hommes on était jamais deux, on était toujours 3 parce qu'il y avait mon père au milieu et tout ça ... ça allait être traité avec le psychiatre, avec les groupes de parole pour qu'il soit plus présent ! que je n'ai plus de reviviscences. Voilà c'était des reviviscences que je vivais, des reviviscences constamment.

**Axelle:** J'ai demandé à Fabienne à quel moment elle avait parlé de l'inceste qu'elle avait subie à son entourage proche.

**Fabienne:** comme je l'ai dit mon père était un homme politique, un prof de sport et il organisait

effectivement des camps de vacances et il m'avait demandé d'emmener d'autres copines à moi à ces camps là, ce que j'avais fait, j'avais obéi hein... j'avais obéi. Mais à aucun moment je n'avais pensé qu'il s'en serait pris à mes copines. Et c'est au moment de réviser le bac, il y a une copine qui me raconte ça. Elle me dit « mais tu sais pourquoi j'viens plus au camp avec toi ? » j'ai dit « bah non ». Et puis c'est là qu'elle me raconte que mon père a essayé de l'embrasser un jour en la ramenant chez elle, voilà j'ai eu après plein de témoignages de copines qui m'ont dit que mon père avait eu, avait eu ce genre d'attitude avec elles. Donc euh double honte, double honte, triple culpabilité donc je me suis vécue comme une complice comme si j'avais... j'avais emmené hein... j'avais emmené d'autres victimes quoi, c'était ça été chaud, ça quand même c'était lourd. Donc la première personne en fin de compte à qui je l'ai dit, c'était à cette fille qui m'avait confié ça et j'ai dit ah bah « voilà c'qu'il m'a fait pendant tout ce temps quoi ». Et puis après, quand j'ai rencontré mon mari... à la fac de droit et... quand il... quand on...quand il a vu que c'était compliqué la partie... la partie intime, il a commencé à me poser des questions tout ça et j'ai fini par lui dire et lui, comme il était fils d'avocat il faisait du droit pour devenir avocat, il a dit « il faut qu'on en parle ». Donc... c'est lui qui...en a parlé à ma mère... j'en ai ... je ne pouvais pas ! C'est lui qui a tout raconté à ma mère, à mes sœurs tout ça. Donc il l'a dit à la famille, et à ma mère, à qui je ne parlais pas non plus puisque quand j'ai quitté la maison pour moi, voilà, c'était une rupture... totale ! Et ma mère elle ce qu'elle a fait ... j'me rappelle qu'elle a raconté au procès c'est qu'elle a écrit à mon père une lettre rouge en lui disant que « ça va pas se passer comme ça ! » que... qu'elle

était déçue de ce qu'il avait fait, donc de la part de me frères et sœurs et de ma mère il n'y a pas eu de révolte elle a dit qu'elle savait pas alors que moi, j'étais convaincue... pour moi elle savait. Parce qu'une fois en rentrant, en rentrant d'une après-midi que j'avais passé avec mon père, je... elle m' a dit « ouais, » donc j'le dis en créole hein puisque c'est comme ça qu'elle l'a dit, puis je vais traduire \*propos de la mère en créole\* ... donc « *Tu me diras si ton père c'est ton homme.* » et euh...elle ...elle disait ça parce que voilà, elle disait que je rentre, que je passais un tas de temps sous la douche, tout ça et voilà donc si je me douchais c'est que je faisais des choses avec lui quoi ! Bref. Et donc pour moi, rien que cette phrase-là me montrait qu'elle savait quoi... et que...si dans sa tête, elle a douté qu'il y avait des ... choses comme ça mon père, pourquoi elle a pas réagi ?? Pourquoi elle a continué à m'envoyer chez lui ?? Pourquoi elle me donnait des coups de coutelas pour que j'y aille ?? Pourquoi elle me crachait au visage ?? Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? M'enfin de compte j'ai eu les réponses ma chère maman n'est autre qu'une survivante aussi, une victime. J'dirais pas d'elle est une survivante, une victime. Elle a été enlevée elle avait 9 ans par un gars, et elle a été violée. Et elle a dysfonctionnée énormément après. Et donc jusque dans l'éducation de ses propres filles, elle a pas été capable de les protéger. Parce que ma mère était très protectrice pourtant ! très très protectrice. Mais c'était comme un panier percé.

la démarche du procès c'était l'illusion que ça allait me sauver quoi ! et que grâce au procès, j'allais plus faire de tentatives de suicide...que j'allais aller mieux dans mon mariage... que j'allais trouver du travail, que j'allais pouvoir, 'fin,

j'pensais que ça allait tout changer dans ma vie. Et effectivement ça a tout changé, mais ça a d'abord tout détruit. Tout détruit...le procès ça détruit. Ouais. Ça tue pour donner naissance à être autre chose. Faut être prêt à mourir. Quand on vous fait un procès, c'est comme aller à la guerre il faut être prêt à mourir quoi

Axelle: en 2002, in extremis, Fabienne porte plainte, la veille de ses 28 ans. Et c'est lors du procès aux assises et grâce à l'accompagnement thérapeutique qu'elle parviendra à trouver la force de nommer les actes de son agresseur, à décrire les agissements incestueux dont il s'est rendu coupable

Donc c'est vraiment au moment du procès aux assises que j'ai pu effectivement dire, me raconter, dire les choses quoi. Dire les choses. Et c'est là aussi que j'ai découvert au moment du procès comment j'avais été conçue dans une voiture parce que ma mère n'avait pas d'argent pour payer la course, et que mon père lui a dit « ah ben...voilà, tu vas passer à la casserole ». Donc hein, un procès c'est un... [00:32:58] c'est un grand moment de vérité.

**Axelle** : Devenue militante, Fabienne a créé l'AMEVIT, association des 1001 victimes de l'inceste et de traumatismes, qui organise en Martinique des groupes de paroles pour et par des personnes victimes de l'inceste.

Je lui ai demandé comment était née l'association et ce qu'elle avait contribué à changer

la liberté de ma parole elle a été possible grâce à 2 médecins avec qui je travaille jusqu'à présent, donc un qui été mon médecin, aujourd'hui on est collègues. C'est eux qui m'ont pressé à créer

l'AMEVIT et qui m'ont poussé, ils m'ont soutenu dans la libération de la parole, parce que, eux quand ils sont arrivés en Martinique en 2011, donc 2011 c'était hier hein...on leur a dit, « Il n'y a pas d'inceste en Martinique ! ». Il n'y a pas d'inceste, il n'y a pas de suicide, vous allez perdre votre temps messieurs les médecins ! Allez voir ailleurs, retournez en France, vous allez perdre votre temps! Et Qui tenait ce genre de discours aux médecins ?? Ben d'autres médecins voyons ! Des gens qui sont en responsabilité dans le pays ! Donc c'est grave ! Donc de 2011 à maintenant on a dû démontrer que la Martinique n'échappait pas à ce qui se faisait dans le reste du monde, et que voire c'était même pire qu'ailleurs puisqu'on est sur une île, et qu'on est sur une île, et que les choses sont encore plus cachées et que la honte elle est encore plus grande ! Moi, je trouve qu'on est pas entendus... je trouve que les hommes politiques et les femmes politiques de la Martinique ne nous entendent pas. Ne font pas cas de ce qu'on dit. Ils font leur vie quoi Et la protection de l'enfance, l'inceste, c'est pas une priorité pour eux. On se demande pourquoi. Pourquoi ils sont pas plus protecteurs. Quand j'ai rencontré en 2015 le député Serge Letchimy, qui était aussi président de Région, quand je l'ai rencontré, il a dit qu'il n'avait jamais rencontré avant moi une victime d'inceste. Je sais pas si quelqu'un se rend compte de ça. Pareil, le directeur de l'ARS aussi. c'est des hommes qui ont plus de 50 ans ! Moi j'ai dit c'est une blague ?? Je peux pas croire ça ! Je peux pas le croire que, hein ! à 50 ans, à 60 ans on est en responsabilités et que c'est la première fois qu'on rencontre une victime d'inceste ? La première fois que l'on rencontre une victime d'inceste qui parle

peut-être ? Je reste très insatisfaite de la prise en compte de cette problématique-là.

**Axelle** : Quelles sont ces actions menées aujourd'hui, avec cette association?

**Fabienne** : comme j'ai dit tout à l'heure je travaille beaucoup avec AIVI dont la présidente c'est Isabelle Aubry. Il faut savoir qu'AIVII a été créé il y a une vingtaine d'années par une martiniquaise avec Isabelle Aubry à Paris, et que malheureusement cette martiniquaise-là s'est suicidée, très peu de temps après. Et avec AIVI on organise des colloques à Paris, pas en Martinique hein ! Donc je pars à peu près une fois par an à Paris avec l'université Paris-Descartes et le docteur Gérard Lopes, qui est une grande figure de la prise en compte du traitement des victimes d'inceste, on a envoyé des propositions aux différents gouvernements régulièrement et l'une de mes propositions c'est d'inscrire l'interdit de l'inceste, ok on l'a mis dans le Code de procédure pénale, mais ce serait bien qu'on le mette dans le livret de famille, ce serait très bien. D'accord ? Qu'on mette ça dans le livret de famille. Qu'on mette ça dans les carnets de santé, ok ? De la manière dont on sait faire des grands, des petits articles assez sympas sur la prévention pour les dents, pour ceci pour cela, y a des petits textes sur la prévention de comportements à l'adolescences tout ça, bah ça doit être écrit dans le carnet de santé, dans le carnet de maternité ! Ça doit être écrit ! Et c'est pas les associations qui peuvent faire ça. On a pas ce pouvoir-là ! On a pas ce pouvoir-là. Donc, il est temps que les hommes et les femmes qui sont en responsabilité de légiférer et de créer les documents, c'est à eux de faire ça quoi ! A eux de faire ça... C'est à eux de

faire ça. Ils attendent quoi ? Ils attendent quoi ?  
Ils attendent quoi ?

## **Fin de l'épisode**

## **Chapitre V**

*Axelle nous l'envoie*

## **Chapitre VI - Réparer l'intime**

### **Axelle :**

La littérature des femmes noires a été mon remède. La potion qui m'a permis de rester en contact avec mes propres émotions, de ne pas me perdre, et de me maintenir en vie. Je n'ai pas vu La couleur pourpre à sa sortie en salle, mais j'ai lu l'ouvrage d'Alice Walker dans les années 90. Je voue une affection particulière à ce long métrage et au livre d'Alice Walker qui dépeignent la relation de toute beauté entre ces deux femmes noires, que sont Shug et Celie. Dans le film, il y a cette séquence, peut-être la plus belle à mon sens, où Shug, chanteuse de jazz campée par Margaret Avery chante à Celie, jouée par une toute jeune Whoopi Goldberg une chanson qui est pour moi un hymne à l'estime de soi, à la résilience et à la sororité.

J'ai interprété cet instant comme une invitation qui m'était faite personnellement à trouver ma Shug intérieure, flamboyante et résiliente qui veillerait sur la fillette sur le canapé tapie en moi, qui aurait donné tellement cher pour être vue



pour que quelqu'un la console, lui dise qu'elle valait la peine, que ce qu'il venait de lui arriver ne conditionnerait pas toute sa vie.

Lorsque j'ai franchi le seuil d'un cabinet de thérapie, pour la première fois, à la fin de ma vingtaine, j'ai raconté pas très sûre de moi à la professionnelle que je consultais, l'existence de la grande qui veillait sur la petite. C'est elle qui a posé les mots sur un concept que je ne connaissais pas jusqu'alors, l'enfant intérieur. Une notion populaire dans le monde de la psychothérapie américaine, selon laquelle nous avons tous, en nous, un Enfant en souffrance, qu'on abandonne bien souvent lors du passage à l'âge adulte. Pour des raisons de survie dans le cas de gens comme moi ayant eu à traverser une enfance maltraitante. L'Enfant, en nous, c'est celui qui ressent et réagit. On peut être tenté de l'ignorer, l'oublier, le renier parce que trop de blessures, de conflits lui sont associés. Mais cette coupure peut engendrer plus de mal-être que de bienfait. Nous sommes en effet seuls en mesure de prodiguer à cet enfant ce dont il a besoin, puisque nous l'étions. Nul mieux que nous ne saurait pallier les carences affectives dont il a fait les frais. Le consoler. S'adresser à lui comme à une véritable personne, devenir le parent attentionné, aimant, qu'on aurait alors souhaité avoir, aiderait grandement à vivre avec cette part parfois abîmée, en nous.

En accueillant ce qu'il pouvait y avoir de Shug et Celie en moi, et en décrétant que la première veillerait sur la pré-adolescente sur le canapé et l'enfant battue que j'avais été, j'avais en fait pris soin de moi.

Texte :

Alice Walker, La couleur pourpre

dis jamais rien à personne qu'au bon dieu. Sinon ta mère elle en mourrait...

Cher Bon Dieu,

J'ai quatorze ans. J'ai toujours été bien sage. Alors peut-être si vous pouvez me donner un signe pour savoir ce qui m'arrive. Au Printemps après que le petit Lucious il est né, j'ai entendu le père et la mère se chamailler. Lui qui la tirait par le bras et elle qui disait : C'est trop tôt, Fonso. J'suis pas assez bien encore. Bon, et une semaine après, il remet ça. Elle lui dit : Tu vois pas que j'suis à moitié morte, avec c'te marmaille et tout le reste.

Elle a été à Macon pour voir sa sœur. Celle qu'elle est docteur. Elle m'a laissée ave tout le monde sur les bras. Lui, il a jamais eu un mot gentil. Il a fait que dire : Toi tu vas y passer, comme ta mère elle veut pas.

Alors il me colle son machin contre ma cuisse, et puis il le tortille un peu, et il le rentre dans mon zizou. Moi, j'crie que ça me fait mal. Alors il me serre le cou, et il me dit : Tu vas la fermer. Va falloir t'habituer.

Mais j'ai jamais pu. Maintenant j'ai mal au cœur quand je fais à manger. Et maman me crie tout le temps après. Elle arrête pas de me regarder aussi. Elle est contente, vu qu'il est gentil avec elle maintenant. Mais elle, elle est bien malade. Pour moi, elle en a plus pour longtemps.

**Racky-Ka :** Pour me présenter je m'appelle Racky-Ka Sy, 35 ans, j'ai deux enfants, je suis psychologue et docteure en psychologie sociale.

**Axelle :** J'ai eu envie d'évoquer avec la psychologue Racky Ka Sy, qui reçoit dans le cadre de sa pratique des patients, essentiellement des femmes, mais aussi des hommes, de toutes origines et aux profils variés, le sujet des thérapies pour afro-descendantes et l'image de celle-ci au sein de nos communautés.

**Racky Ka SY :** Les personnes qui se tournent vers moi, ce qu'elles me disent à la première séance, c'est que j'ai eu une expérience avec un thérapeute blanc. Ça ne s'est pas très bien passé. Ou alors j'ai senti qu'il y avait des limites. Je ne pouvais pas aller aussi loin que je le voulais, ce que j'avais envie de délivrer. Ou alors j'ai essayé et j'ai ressenti un déni en face. J'ai été bloqué et donc j'ai cherché un thérapeute. C'est pour ça que les gens viennent me voir prioritairement. Et ensuite parce que j'ai une expérience sur le racisme et les discriminations.

**Axelle :**

Est-ce que comm on l'entend souvent, la thérapie est un truc blanc ?

**Racky Ka :**

C'est un truc de blanc dans le sens où la psychologie telle qu'on la connaît, telle qu'on la pratique aujourd'hui, les diplômes, etc. Ça a été

construit ici, en Europe. Donc on est d'accord sur ça. Sauf que la fonction du psychologue de recueillir la parole, d'écouter, d'expliquer, d'apporter le soutien, elle existe en fait, elle existe partout. Et quand on parle des communautés africaines en soit ça existe en fait, chez les tradipraticiens etc., le tissu familial existant, la solidarité, la communauté à la même fonction que psychologue aujourd'hui. C'est un truc blanc dans le sens où c'est formalisé comme ça. Mais le fait d'aller parler, de rencontrer quelqu'un qui peut nous donner une explication, un regard différent, ce n'est pas un truc de blanc, c'est un truc pour tout le monde.

L'image de la thérapie et la psychothérapie au sein de la communauté noires ou des communautés noires plutôt, je dirais que c'est une image pas très positive, voire inexistante. Alors je dis inexistant parce que moi, quand j'ai commencé à faire mes études de psychologie, j'ai ressenti énormément de résistance de la part de ma famille.

Quand j'en ai parlé à mes parents, grosse résistance. En fait, on ne sait pas ce que c'est. Tu trouveras jamais de travail. Voilà plein de questionnements parce qu'ils ne connaissaient pas. Et puis, il y a les inquiétudes sur mon avenir.

**Axelle :**

Pourquoi selon les afrodescendants ont une réticence à consulter un psychothérapeute ?

**Racky :**

On nous apprend à ne pas parler, à supporter, surtout pour les femmes, et à ne pas se répandre et à garder, comment on appelle ça une espèce de discrétion sur sa vie intime, sur sa vie personnelle et familiale. Et donc, le fait de révéler ce qui se passe au sein du foyer c'est une espèce de conflit,

ce qu'il faudrait faire, c'est plutôt rassurer parce que les gens, en réalité ils ne savent pas ce qui se passe, ils ne savent pas ce qui se passe chez le psychologue. Ils s'imaginent plein de choses.

s'il y a un travail à faire, il faudrait, dédramatiser le fait d'aller voir le psychologue, L'objectif, c'est de vous rassurer, de vous apaiser, de vous apporter un certain bien être, et ce n'est pas de répandre vos secrets à l'extérieur.

**Axelle :**

Y a t il une expression du traumatisme ?

**Racky :**

Ce que je sais sur les expressions, c'est qu'elles sont absolument variées, qu'il n'y a pas de règles en fait. C'est ce que je sais, c'est ce que j'observe aussi. Il y a des personnes qui s'en sortent plutôt bien, d'autres qui sont bloquées dans leur vie. Ce que je vois, c'est une vie de couple parfois très perturbée, une vie affective très perturbée, très perturbée, soit qui n'arrive pas à rester fidèle, à entamer une relation saine et avec des personnes saines, pour elles. Il y aussi le trauma il s'exprime encore jusqu'aujourd'hui, c'est à dire par des cauchemars, c'est revécu, etc. Manque de confiance et d'estime de soi, Il y a plusieurs formes d'expression différentes des violences sexuelles chez des personnes qui étaient enfants.

## **Racky Ka Sy :**

Quel importance a l'entourage ?

Le rôle de l'entourage est absolument fondamental. les effets des abus sexuels sur les enfants sont multiples et variés, et le facteur environnement familial est absolument important, essentiel. C'est à dire que si l'entourage est là, déjà s'il vous écoute, qu'il vous entend, et qu'il vous croit, c'est absolument fondamental et qu'il vous soutient, là les effets seront moins dévastateurs que l'inverse.

Accompagner des femmes et des enfants victimes de violences, à travers une approche spécifique, c'est le rôle que s'est donnée l'institut Women Safe. A Saint Germain en Laye, je me suis rendue quelques jours dans ce lieu dédié à toutes les violences faites aux femmes, créés par Frédérique Martz et le docteur Foldes, chirurgien pionnier dans la réparation de l'excision.

Le premier bénéfice, c'est de parler parce que le parler, c'est hyper important. Le fait de parler, vous voyez les gens vont dire je me sens tout de suite plus léger, plus léger encore, comme si on avait un poids sur les épaules. Et quand on arrive, on dépose tout ça.

Le bénéfice c'est aussi de comprendre, comprendre ce qui nous est arrivé et comprendre nos réactions et pouvoir aussi regagner confiance en soi.

Tant que les choses ne sont pas dites, / ça reste dans notre tête. / On ne sait pas si c'est vrai, si c'est faux, dans quel sens, dans quel ordre, etc. donc il y a un espèce de chaos et ce chaos tant qu'il n'est pas dit, il peut avoir des répercussions sur notre santé. Moi, j'entends beaucoup « tiens maintenant que je le dis, ça me paraît moins grave, moins compliqué. / ou j'ai l'impression qu'il y a du sens. » En fait, le fait de dire le fait de dire ça contribue à rendre des choses réelles. Ça s'inscrit dans ton histoire et / ça dédramatise un peu. Et en face de toi, tu as quelqu'un qui comprend ce que tu es en train de dire et qui te donne du crédit en fait. Tu n'es pas tout seul, ni toute seule dans ton monde où t'as l'impression que tu vas devenir folle parce qu'il y a trop de choses qui arrivent en même temps.

**AXELLE** : Karen m'a confié son souhait d'entreprendre une thérapie pour traiter son anxiété, consciente qu'il serait forcément abordé dans ce cadre, les agressions sexuelles qu'elles avait subi dans l'enfance. Je lui ai demandé si l'appartenance ethnique de son thérapeute interviendrait dans son choix, s'il s'agissait d'un facteur qu'elle souhaitait prendre en compte, et s'il était important.

TEXTE : ALICE WALKER, LA COULEUR POURPRE

Mr... et Grady sont partis en voiture ensemble. Shug m'a demandé de venir coucher avec moi vu qu'elle a froid toute seule dans leur grand lit. On parle de ci, de ça. Bientôt on parle de faire l'amour. Shug dit pas faire l'amour, elle dit un vilain mot : baiser.

- Comment c'est arrivé avec le père de tes enfants ? elle me demande ;

- Nous les filles on avait une petite chambre rien que pour nous. Tout à fait à part, et reliée à la maison par un genre de passerelles en planches. Personne n'y venait jamais sauf maman. Mais un jour qu'elle était pas là, il est venu. Il voulait que je lui coupe les cheveux, qu'il a dit. Il avait amené des ciseaux, un peigne, une brosse et un tabouret ; Pendant que je lui coupais il m'a regardée d'une drôle de façon. Et il avait un air un peu énervé aussi, je savais pas

pourquoi. Finalement il m'a attrapée pour me mettre entre ses jambes. J'entends Shug qui respire allongée à côté de moi.

- Ça m'a fait mal tu sais, je continue. J'avais pas tout à fait quatorze ans. Et j'avais jamais pensé que les hommes ils avaient un truc aussi grand là en bas. J'ai eu très peur rien que d'le voir ; Et puis, comment ça a grandi !

D'un coup Shug est si calme que je crois qu'elle dort.

- Quand il a eu fait sa petite affaire, il m'a forcée à finir de lui couper les

cheveux.

Je glisse un œil vers Shug.

- Oh, ma petite Celie, elle a fait en m'entourant de ses bras qui sont si doux et d'un beau noir luisant sous la lampe.

Je commence à pleurer. Et je pleure, et je pleure et je peux plus m'arrêter. Tout ça me revient d'un seul coup, là entre les bras de Shug. Que ça



m'avait fait si mal que j'avais été surprise. Aussi, comme ça m'a brûlé pendant que je lui coupais encore les cheveux. Et comme le sang avait coulé le long de ma jambe et taché mon bras. Comment il m'a plus jamais regardée en face après ça. Ni Nettie non plus.

- Pleure pas Celie, Shug dit, pleure pas ;

Et elle se met à embrasser les larmes qui me coulent dessus la figure. Au bout d'un moment je continue à tout lui raconter ;

- Maman a quand même demandé comment ça se fait qu'elle avait trouvé ses cheveux dans la chambre des filles, vu qu'y allait jamais qu'il disait ; C'est là qu'il a dit que j'avais un type. Un garçon que soi-disant il aurait vu sortir par la porte de derrière. C'est les cheveux de ce garçon, il a dit, pas les miens. Et aussi : tu sais bien qu'elle aime couper les cheveux à tout le monde.

C'est vrai que j'aimais ça, je dis à Shug. Depuis quand j'étais toute petite. Je courais chercher les ciseaux dès qu'il y a avait des cheveux dans les environs, et je taillais, je coupais tant que je pouvais. C'est pour ça que c'était moi que je lui coupais les cheveux. Mais c'était toujours sur la véranda ; Après ce que tu sais, chaque fois que je le voyais arriver avec les ciseaux, le peigne et le tabouret voilà que j'me mettais à pleurer.

--

Ben, et moi qui croyait qu'y avait que les Blancs pour faire des trucs de malade comme ça ! fait Shug.

Ma mère est morte après, je raconte à Shug. Et ma sœur Nettie elle s'est enfuie...Mr...est venu me chercher pour que je m'occupe de ses maudits gosses. Il m'a jamais rien demandé sur moi. Il me grimpe dessus et il baise comme tu dis, il baise, même à la fois où j'avais la tête bandée. Personne ne m'a jamais aimée.

-

Elle se soulève un peu et elle m'embrasse sur la bouche.

Ben si, je t'aime moi, ma Celie, dit Shug.

- Mmmm, elle fait comme à une bonne surprise.

Je l'embrasse aussi et je fais : Mmmm, pareil ; On s'embrasse encore et encore jusqu'on en peut plus. Après, on se touche.

- Je sais rien faire tu vois, je dis à Shug.

- Ben moi pas grand-chose non plus, elle dit.

Et là je sens quelque chose de très doux et d'humide sur un de mes seins. Un peu comme la bouche d'un de mes petits bébés disparus. Et après un bon bout de temps moi aussi je me conduis comme un tout petit bébé.

## **RÉPARER L'INTIME (TEXTE AXELLE)**

**Je m'appelle Frédérique Martz, je suis la cofondatrice de Women safe. Ce centre a été créé avec le docteur Foldès qui donc est le chirurgien pionnier dans la réparation de l'excision. Mais ce lieu est dédié à toutes les formes de violence, quel que soit le lieu où elles sont perpétrées et évidemment,**

**quelles que soient les femmes qui auraient besoin d'être écoutées, entendues et accompagnées.**

**Dans ce lieu, on y retrouve tous les métiers qui sont nécessaires pour permettre à la femme de ne pas ne pas finalement s'essouffler dans ce parcours qui va lui être proposé.**

**Le centre réunit à peu près une cinquantaine de professionnels et la capacité d'un nouvel accueil, c'est à peu près 4 par jour. 4 par jour ça veut dire que cette femme viendra au moins dix fois puisqu'elle restera effectivement dans un processus de prise en charge globale qui va la faire revenir pour voir un juriste, un psychologue, une gynéco, un médecin. Dans ce lieu, on y retrouve tous les métiers qui sont nécessaires pour permettre à la femme de ne pas ne pas finalement s'essouffler dans ce parcours qui va lui être proposé.**

**Elle va être suivie de façon pérenne. Pérenne pour moi, c'est un mot qui est très important elle garantit que nous suivons cette femme jusqu'à la résolution de sa situation**

**Par exemple un appel d'une femme qui est venue en 2014, on souhaite savoir comment elle va et c'est à ce moment-là que l'on réalise que soit elle va très, très bien, soit justement sa situation, elle s'est aggravée pour des raisons qui sont principalement liée à un processus et une temporalité juridique. Donc, il y a des**

**choses qui continuent à dysfonctionner et nous reprenons en charge à ce moment-là.**

**Donc, on va beaucoup s'intéresser à son environnement, à ses références sociales, mais aussi familiales.**

## **FRÉDÉRIQUE MARTZ**

On accueille des femmes chez Women's safe depuis janvier 2014 et en 2017, nous avons ouvert le pôle enfant, qui est un pôle qui s'est inscrit comme indispensable aujourd'hui si on veut parler d'une action que l'on veut de santé publique et qui doit avoir une action de prévention.

Dès le départ en 2014, quand rencontrait les premières femmes, on parle toujours de leur vie, de la genèse des violences, et on s'est rendu compte que ces femmes, 70% des femmes qui fréquentaient le centre à l'époque, étaient des femmes qui avaient été victimes de violences dans l'enfance. Donc, ça nous a interpellés. On s'est dit mais on ne va pas attendre qu'elles aient 18 ans pour pouvoir venir fréquenter notre centre.

Nous intégrons les petits garçons qui, nécessairement doivent se construire aussi par rapport à un enjeu de société et qui vont pouvoir être pris en charge aussi dans cet aspect prévention pour qu'ils ne répètent pas les violences dans lesquelles ils ont été, pour lesquels ils ont été soit témoins, soit victimes.

### **INSERT – LA SANTÉ**

La partie santé est une partie qui est abordée avec profondeur chez nous, puisqu'on estime qu'une

femme en mauvaise santé est une femme qui ne pourra pas avancer, quelle que soit la préconisation qu'on pourra lui faire. Quand une femme est en mauvaise santé psychique et physique, évidemment, elle n'a pas l'énergie de rentrer dans un processus et un parcours qui peut être morcelé.

La honte, c'est celle qui met en place le déni. La honte, c'est celle qui décrédibilise. La honte, c'est aussi celle qui fait penser que la victime ment. /c'est d'ailleurs le premier point que l'on travaille, c'est justement ne pas inverser les rôles. La victime est la victime et c'est pas l'inverse/ Mais la honte, c'est pas souvent le mot qui est utilisé par les victimes, elles détournent ça en niant plutôt des faits. Et c'est plutôt dans notre travail avec la victime qu'à un moment donné, elle formule comme la honte. J'ai honte de le dire. J'ai honte du regard qu'on peut porter sur moi. J'ai l'impression d'être sale. Je crois que la société elle n'est pas tendre non plus avec les victimes, surtout quand elles se déclarent. Donc la honte, elle est souvent provoquée presque par les autres, par le regard des autres, par l'attitude des autres. Et c'est important de s'en défendre et de toujours pouvoir aider cette victime. On va dire à être persuadée que ce n'est pas elle la coupable.

Parce que la victime au départ, même si on dit qu'elle peut être dans un état de sidération, mais aussi de culpabilité, la honte vient souvent des autres, du regard porté par les autres.

Je m'appelle Clémence Martin. Je suis psychologue clinicienne et cela fait maintenant trois ans que je travaille chez Women safe à raison de trois jours par semaine.

En tant que psychologue à Women Safe on intervient dans une deuxième étape les femmes sont reçues tout d'abord par l'infirmière et c'est elle qui va juger s'il est bon pour elle, qu'elle soit reçue par une psychologue. Donc, nous, on va tenter, dans ce premier rendez-vous psychologique, d'observer un petit peu où sont les problématiques, de voir s'il y a différents symptômes post trauma pour ensuite les orienter au mieux.

Ce qui est intéressant justement dans cette structure qui est Women safe c'est bien sûr la pluridisciplinarité parce qu'on sait que les violences, c'est un tsunami psychique, mais aussi physique, et que l'un ne va pas sans l'autre dans la reconstruction. Et l'avantage d'être ici, c'est que par exemple si j'ai une femme qui me présente un symptôme post trauma / gynéco, je peux aller directement taper à la porte de ma collègue Gynéco pour qu'elle soit vue au plus vite. Et donc, ça, c'est un sacré avantage pour la femme. Parce qu'on part du principe que c'est une double violence que de demander à une femme d'aller courir dans les quatre coins de Paris pour aller ou dans les quatre coins de la France, d'ailleurs, pour aller voir son avocat, pour aller voir une psychologue, pour aller voir son médecin, etc. Et donc il y a une première violence à la base et de cette première violence, en découle d'autres et nous on essaye dans cette structure d'éviter cela.

Et c'est pour ça que j'ai choisi aussi de travailler ici et que je suis très fière de travailler là.

Le terme de victime, c'est pour moi un statut on va dire, mais un statut qui va être temporaire. Ça, c'est très important de le préciser, puisque on est à un moment de notre vie, on peut être victime à un instant T. Et nous, ici, dans notre structure de Women safe c'est d'abord d'accueillir cette femme en tant que victime, de reconnaître ce statut. Mais tout notre travail, c'est surtout pour en sortir. Pour en sortir, il faut d'abord se permettre d'y rentrer. Donc beaucoup de femmes, parfois, ne se le permettent pas parce que c'est comme si elles étaient fragiles, c'est comme si c'était quelque chose qui venait leur enlever une force entre guillemets, alors que c'est peut-être tout l'inverse et donc nous notre travail c'est de / permettre de rentrer dans ce statut, mais aussi d'en sortir et de retrouver leur vie et de repartir dans leur vie sans ce statut de victime. / C'est quelque chose qu'on a un instant T, mais pas toute notre vie.

je suis la docteur Claire Dumollard. Je suis gynécologue, je travaille dans les consultations planification de Saint-Germain-en-Laye, de Versailles et le mardi après-midi, j'ai une consultation à Women safe.

Alors, quand les patientes ont subi des violences sexuelles, elles ont souvent des symptômes gynéco psycho traumatologique, comme des règles douloureuses ou des douleurs dans le ventre ou des rapports douloureux. Donc, moi, mon rôle, c'est de vérifier quelle est la cause de ces douleurs. Donc, je fais des bilans gynéco

classiques, comme la recherche d'une endométriose ou d'une infection sexuellement transmissible. La plupart du temps, ces bilans sont normaux. Et là, à ce moment-là, j'explore la cause psycho somatique des douleurs et des règles douloureuses. /je fais de la gynécologie psycho traumatologique.

Cette gynécologie-là, c'est quand une patiente a subi une agression sexuelle ou une excision traumatisante hein son corps va garder un souvenir traumatique de cette agression qui va se manifester par des douleurs, des douleurs / au moment des règles ou des douleurs en dehors des règles ou des douleurs au moment des rapports.

Anatomiquement, elles ont souvent des problèmes de vaginisme où elles se contracte et elle ferme le vagin. Rien que ça, ça peut être cause de douleurs au moment des rapports. Et donc ici, je suis là pour traiter les vaginismes également.

Alors on leur donne avec ma collègue médecin des traitements antalgiques mais /on cherche à traiter un petit peu la cause / si on traite le souvenir traumatique, on peut espérer voir diminuer tous ces symptômes gynécos.

Une première consultation hein c'est comme cet après-midi /... une petite jeune / qui a subi des agressions sexuelles intrafamiliales .../ qui arrive complètement paniquée parce que c'est sa première consultation de gynéco et qui est paniquée à l'idée d'avoir un examen gynéco.



Donc, moi, je ne fais jamais d'examen gynéco la première fois hein. / je tiens compte de son histoire hein et/ ... je lui fais un dessin anatomique parce que c'est des petites jeunes.../ ...rien que le fait de toucher /... la vulve, elles ont déjà mal. Il y a une intolérance. Il y a /... une hyperesthésie, on peut même pas, c'est même pas envisageable. Donc, j' leur explique tout ça. / j'leur explique les muscles du vagin qui, de façon réflexe, ferment le vagin. Donc, il est hors de question de faire un examen gynéco /... dans un premier temps. Et j'leur explique /... toutes les causes de douleur / par exemple celle de cet après-midi, elle avait des règles douloureuses parce qu'elles ont souvent des règles douloureuses. / elles ont des douleurs en dehors des règles, donc j'explique toutes les causes gynéco de douleur. Et/ ... J'veux qu'elles s'approprient ces explications. Tu vois celle-ci elle avait des règles très douloureuses. Je lui ai expliqué, fais un dessin des fibres musculaires lisses de l'utérus qui se contractent. J'ai expliqué les prostaglandines qui provoquent des contractions. J'ai expliqué l'antadys qui est anti-prostaglandines donc, et le traitement que j'vais leur donner /... elles peuvent visualiser l'action du traitement hein. Et / donc là, on est passé dans une première étape. J'ai dit « je n'ai pas besoin d'examens gynéco pour comprendre le mécanisme de vos douleurs. » Donc j'vais vous faire une ordonnance pour vos règles douloureuses et /... vous revenez dans deux ou trois mois /... et on en reparle. / et l'étape future, ça sera de traiter cette hyperesthésie au niveau vulvaire, qui est votre corps qui n'a pas oublié toutes les agressions sexuelles...

/On procédera par étapes. Et moi, j'irai à...à votre rythme. Donc cherchez pas à... /... prendre sur vous parce qu'elles arrivent là, tu sais... elle veut être stoïque. « J'vais prendre sur moi, madame, vous pouvez examiner » J'dis « Bah pas du tout ! » J'fais pas un examen à une qui prend sur elle hein ! du tout ! J'fais un examen à une qui sera prête, et qui sera complètement décontractée. Donc ça, ça va demander du temps. Hum. Et à un moment donné, c'est elle qui me demande, comme celle qui m'avait demandé de faire un frottis hein, et que je lui ai fait le frottis sans spéculum. Et elle a dit, et elle a insisté, elle m'a dit « Non, je veux avec un spéculum ! », elle était prête. Donc j'ai mis le spéculum et elle ne l'a pas cassé ce coup-ci, comme avec un autre gynéco qui lui a fait l'examen d'emblée. Donc... c'est tout un cheminement hein. Oui, c'est tout un cheminement.

/... et on voit leurs progrès. On voit leurs progrès rien qu'à ça. Hum. Oui. Et quand / après l'examen gynéco on leur dit que tout est bien et que tout est normal /... c'est extraordinaire. Donc ça modifie leur vision de leur corps qui est complètement, enfin bref, délabrée. Oui, oui. Et puis, j'dis « Qu'est- ce qu'il est beau ce col !Pffff. J'ai jamais vu un aussi beau col ! », Ce qui est vrai en plus ! J'raconte même pas d'histoires ! Elles en reviennent pas. Hum. Ouais. /... on rigole, et puis j'dis « oh bah les muscle du vagin, ils m'embêtent pas là ! J'ai cru que j'allais mettre une heure, je mets même pas une heure ! Cinq minutes à peine !», et /...je leur commente leurs progrès. Hum. Alors qu'au début, elles sont inexaminables hein, complètement inexaminables hein. Hum. Ouais. Donc elles récupèrent petit à petit. Hum. Alors ça demande du temps hein, c'est des consultations

vachement longues que tu peux pas faire dans le cadre hospitalier hein. Hum. Ça, c'est le grand atout de Women safe hein. Indéniablement. Oui. Oh c'est un boulot de gynéco hein ! /Sans plus hein. Tu sais qu'il y a plein de gynéco friendly, comme on dit, tu sais elles ont des sites. Avec les gynécos friendly, il y en a plein qui font la même chose que moi ! Ouais. Les gynécos friendly, ça s'appelle.

TEXTE : LEONORA MIANO, ON NE SE FAIT PAS

Assez d'entendre ça Partout tout le temps C'est d'une violence insoutenable Incroyable qu'on entende ça partout Tout le temps même les bouches autorisées militantes affligées compatissantes expulsent ce crachat Partout Tout le temps comme si les mots n'avaient pas de sens Comme s'il était possible d'exprimer les choses n'importe comment comme si la vérité allait de soi comme s'il n'était pas utile de l'énoncer clairement Sans équivoque dire une fois pour toutes qu'on l'entende une fois pour toutes qu'on l'imprime une fois pour toutes Que non non On ne se fait pas On ne se fait pas violer On est violée On est on est est violée on ne fait rien on est C'est l'autre qui fait le viol Le viol c'est l'autre qui le fait Personne jamais Ni dans la brousse ni dans les buildings ni dans les champs ni dans le métro ni dans la savane ni sous les porches ni après un premier dîner ni même chez soi Dans aucun des cas précisément parce qu'il n'en n'est pas question personne jamais ne Se fait violer

## FIN DE L'ÉPISODE 7

### La Fille sur le canapé - Chapitre VII

**Axelle:** La parole des femmes sur les violences se libère, mais celle qui concerne les enfants reste tabou.

**Sokhna:** Donc, Sokhna Fall. Comme mon nom l'indique je suis de père sénégalais, de mère française. Je suis thérapeute familiale, psychothérapeute travaillant essentiellement sur la prise en charge de victimes de maltraitance, de violences sexuelles...

**Axelle :** dans l'épisode 5 sur l'inceste vous avez pu entendre les témoignages de Sairati et Fabienne. J'ai demandé à l'anthropologue, sociologue et psychothérapeute Sokhna Fall, qui travaille depuis plus de vingt ans sur la question des violences sexuelles ce qui pouvait expliquer une telle prédominance de l'inceste dans les familles.

**Sokhna:** l'inceste ce n'est jamais quelque chose qui débarque un beau matin dans une famille,

c'est toujours une histoire trans générationnelle où il y a des victimes donc dans les générations précédentes. Déjà parce que pour fabriquer un agresseur, il faut des agressions. d'une manière ou d'une autre, il faut des agressions dans l'enfance en général, ou une situation de témoin d'agression.

**TEXTE : PUSH, SAPHIRE**

**Mes jeunes années**

**par Rhonda Patrice Johnson**

Ce que c'est le problème c'est dur à dire mais c'était avec mon frère. Ma mère a pris un restaurant dans la 7e avenue entre la 132e et la 133e Rue, elle vendait de la bouffe antillaise à emporter. Je travaille au restaurant du matin quand je me lève au soir quand je me couche. Même que je vais pas à l'école. Je savais un peu lire et écrire mais quand on est arrivés ici j'avais déjà douze ans et j'allais plus à l'école depuis longtemps à la Jamaïque. Alors ma mère a dit t'es déjà grande à quoi ça servirait. Mais Kimberton – les habits, le vélo, les jouets électroniques. Il a un an de moins que moi. Je lave par terre dans la cuisine, je récure les casseroles, les poêles, le gril, tout ça ! Je vais avec Ma au grand marché de Hunt's Point. Je vais à la Marqueta dans Lexington avec Ma. Je fais le riz aux petits pois, les galettes que chez nous on appelle roti, les accras, le curry de cabri, tout ça. Pour ceux qui veulent manger sur place on a deux petites tables sur le devant près de la vitrine. Je les sers.

J'ai quatorze ans quand Kimberton commence à me chercher, je sais pas comment le dire autrement.

- Ma, Kimberton me cherche.
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Y m'embête.
- Touche pas à son ordinateur et y touchera pas à tes poupées.

C'était ce qu'y faisait à la Jamaïque, y cassait la tête à ma poupée ou lui arrachait le bras. C'est plus ça je veux dire maintenant. Il fait la même taille que moi. J'essaye de me battre. On couche dans la même chambre. Il attend que je dorme. Je me réveille, Kimberton est au-dessus de moi debout sur le lit nu comme au jour de sa naissance. Son truc comme celui d'un âne. Je veux pas. Ma peau s'abîme. Je sais pas si ça vient de là. Je me mets à prendre des kilos. J'ai jamais beaucoup parlé, maintenant je dis plus jamais RIEN à moins qu'on me parle. Je le redis à Ma quand j'ai seize ans. Kimberton en a quinze mais il a sauté une classe au cours élémentaire alors il est en deuxième année de lycée. Y sera docteur. « Tu feras docteur ! » ma mère lui dit. « Pourquoi tu crois que je travaille, pour que tu fasses chauffeur de taxi comme un minable ! » La question que je me pose c'est, et moi pourquoi je travaille.

- Ma.
- Quoi?
- Kimberton y me...il violente avec moi la nuit.

**Je sais pas comment le dire. Je peux pas dire viol, c'est pas ce que les frères font à leurs sœurs.**

**- Violente avec toi ? qu'est-ce que c'est que cette façon de parler ?**

**- Tu sais...**

**- Non je sais pas ! Mal embouchée !**

**- Il vient de mon côté de la chambre la nuit et y me copule.**

**Elle dit plus rien du tout.**

**Axelle:** Comment comprendre que les filles semblent si peu pouvoir compter sur leur mère?

**Sokhna:** malheureusement, en tant que femme, c'est douloureux de dire ça mais beaucoup de mères se positionnent sur une échelle de la complicité, en partant de la complicité inconsciente totale c'est-à-dire que... pour moi c'est quand même une forme de complicité, parce que l'inceste concrètement ça veut dire que ça se passe dans la famille, au quotidien, donc ça veut dire qu'il y a tout le temps des situations étranges. Et qu'on ne se rende jamais compte que, je sais pas voilà, qu'un père profite de la sieste pour aller voir sa fille dans sa chambre, ou que tous les soirs, toutes les nuits un père sorte de son lit on sait pas trop pourquoi, ou que enfin il y a toujours un tas de petits détails qui devraient alerter. Toujours toujours toujours. C'est pour ça que je parle quand même de complicité mais c'est vrai qu'elle peut être totalement inconsciente, c'est-à-dire que le jour où l'enfant arrive à parler, les mères se positionnent même si elles ont été aveuglées pendant tout le temps où ça se passait. Et puis après, il y a des mères qui sont je dirais moins inconscientes, dans une espèce de complicité passive. Elles ont bien vu qu'il y avait

des trucs qui n'allaient pas mais elles ont préféré faire comme si elles ne voyaient pas justement, même s'il y a eu des petits moments où...et puis il y a des complices un peu moins passives sans être complètement actives. C'est-à-dire que leur enfant peut leur dire des choses, peut leur montrer des choses et elles disent « oui mais non, ce n'est pas possible, je ne te crois pas » ou elles peuvent dire « oui mais... c'est comme ça ! ». Il y a des mères qui ont dit ça ... j'ai une patiente à qui sa mère a répondu « Et alors ? » ... Il y a des mères, je les mettrais encore un cran au-dessus, enfin, entre guillemets, il y a ces mères qui disent « oui mais voilà » ou bien les mères qui disent « oui mais tu te rends compte, si je me sépare de ton père, comment on va vivre ? » bon, des choses comme ça, et puis il y a...donc je mettrais au-dessus comme degré de complicité des mères qui disent « mais c'est toi qui l'as cherché » et « c'est toi qui l'as provoqué » ou éventuellement avec des mots très très méchants qui vont avec. Mais c'est toujours pas fini parce qu'il y a aussi des mères qui sont des complices actives, c'est-à-dire moi j'ai connu une situation où la mère se mettait devant la porte de la chambre, pendant que le père faisait ce qu'il avait envie de faire pour que personne ne rentre et pour que personne ne sorte. Ça, ça existe. Ça existe, il ne faut pas se voiler la face. Ça existe, il y a des mères qui sont complices actives. Et puis il y a des mères incestueuses aussi.

**Axelle:** pour certaines personnes victimes de violences sexuelles pendant l'enfance, le souvenir de leur agression demeure extrêmement vivace, détaillé, comme vous avez pu l'entendre pour Karen, dans l'épisode 2. Pour d'autres, les souvenirs vont s'avérer plus flous, voire



disparaître, avant de revenir à la surface, souvent des années après l'agression, à la faveur de moments en apparence anodins. Sokhna Fall est vice présidente de l'association mémoire traumatique et victimologie. Je lui ai demandé comment fonctionnait ce qu'on appelle la mémoire traumatique.

**Sokhna:** la mémoire traumatique en fait, c'est toute la question du psycho traumatisme. C'est des choses à la fois connues depuis très longtemps, mais on pourrait dire régulièrement oubliées. Muriel Salmona, la fondatrice de Mémoire traumatique et victimologie, a remis le travail sur le métier en enrichissant ce qu'on savait déjà des connaissances actuelles sur la neurobiologie, la neuropsychologie aussi. Donc ce qu'on sait des mécanismes physiologiques à l'œuvre dans une situation traumatique. On peut dire que le trauma c'est un événement qui dépasse toutes nos capacités de nous protéger, nos capacités à la fois conscientes et inconscientes de nous protéger. Je dis souvent puisque moi, j'ai des patients de toutes origines, de tout niveau de français, de tout niveau d'éducation, je dis au fond, c'est comme si c'est un sac dans lequel on a fourré pèle mêle tous les éléments du traumatisme, c'est à dire les sensations, les odeurs, les sons, l'attitude de l'agresseur, le regard de l'agresseur, la chemise de l'agresseur, je ne sais pas, la vue par la fenêtre, la lumière ce jour-là, l'heure ce jour-là. Enfin tout, tout ce qui est qui constitue l'événement traumatique est en vrac dans la mémoire traumatique. Et le résultat, c'est que, après l'événement, il peut rester des souvenirs. Parfois, il y a tout l'évènement qui manque. Plus l'événement est violent, plus on a des risques comme ça. Plus la victime est jeune,

parce qu'il y a une amnésie naturelle des jeunes années, mais plus la victime est jeune, plus elle risque aussi d'amnésier l'événement. Souvent, il y a quand même quelque chose qui reste. Un bout de scénario. Mais rien n'a été intégré, comme on dit dans notre jargon, c'est à dire que la personne n'est pas vraiment capable de raconter tout ce qui s'est passé les choses sont donc en vrac dans cette mémoire traumatique, de telle manière que chaque fois que la victime va être de nouveau confrontée à, éventuellement n'importe quel élément de l'évènement traumatique, elle va être ramenée au trauma. C'est à dire que, imaginons voilà un viol qui s'est passée au milieu de l'après-midi, pendant la sieste, pourquoi pas ? Eh bien, on peut avoir quelqu'un qui tous les jours à l'heure de la sieste, soit carrément revit, c'est à dire qu'il peut avoir des souvenirs, il peut avoir des images, il peut avoir vraiment l'impression de revivre l'événement, mais il peut avoir aussi tout simplement sans s'en faire le lien, et ça, c'est la plupart du temps comme ça que ça se passe, c'est que tous les jours, au milieu de l'après-midi, il se sent très, très, très mal. Et il sait pas pourquoi. et quand je dis tout le cycle recommence c'est que, par exemple, le cœur va à nouveau s'emballer. Et donc, du coup, la personne va avoir besoin de se dissocier. Parce que sinon, ça recommence et ce qui est très effrayant, j'ai travaillé quelques années avec des victimes de tortures. J'avais vraiment l'impression que les bourreaux savaient très bien ce qu'était la mémoire traumatique parce que très souvent, ils torturaient avec des éléments du quotidien. C'est à dire que si l'instrument de torture et une bouteille de Coca-Cola ou une cigarette, ça veut dire que même quand vous serez sorti de prison vous serez ramené tout le temps à vos expériences de torture

par ces petits événements de la vie tout à fait ordinaire. Et comme la torture est toujours pratiquée dans des contextes où l'État veut imposer de la terreur à tout le monde, c'est très bien pour les intentions de l'État. Et il y a des choses, finalement des mécanismes assez semblables dans les familles maltraitantes, incestueuses, où finalement, tout est organisé pour que la victime soit à la fois concrètement dans l'organisation familiale, mais intérieurement, psychologiquement, incapable d'échapper à, au processus.

**Axelle:** Parce que la mémoire peut mettre du temps à se raviver, l'association Mémoire traumatique et victimologie milite pour l'imprescriptibilité des crimes sexuels

**Sokhna:** les événements traumatiques produisent beaucoup d'amnésie il y a des délits pour lesquels, comme les délits, d'abus de biens sociaux ou des choses comme ça, où la prescription court à partir de la connaissance du crime, pas du délit, et on aurait aimé que dans les cas d'amnésie traumatique, ça soit pris en compte. Où que soient pris en compte le fait que l'amnésie soit un élément indépendant de la victime qui a empêché celle-ci de porter plainte. C'est vrai qu'une l'imprescriptibilité et une rétroactivité permettraient de lever ces écueils là et de permettre aux victimes, quel que soit le moment de leur vie où elles sont en capacité de porter plainte contre un agresseur, de le faire.

**Axelle:** Fabienne, dont vous avez entendu le témoignage dans l'épisode 5 consacré à l'inceste, a également évoqué l'importance de l'imprescriptibilité pour les victimes d'inceste et d'agressions sexuelles dans l'enfance.

**Fabienne:** j'ai créé en 2014 l'association des 1001 victimes de l'inceste et de traumatisme, et donc en 6 ans j'ai vu passer plus de 2500 victimes, et on sait que... 1 victime sur 10 porte plainte, d'accord ? Et ensuite que 90% des plaintes, 90% des plaintes sont classées sans suite

je milite avec d'autres associations comme l'AIVI, l'Association Internationale des Victimes d'Inceste qui demande effectivement que ces crimes-là soient imprescriptibles. il faut donner le temps aux victimes... Parce qu'il faut du temps pour porter plainte. Il faut du temps. Il faut pour se réparer et il faut du temps pour ... pour porter plainte. C'est vrai qu'à 28 ans je n'étais pas prête. À l'AMEVIT, je rencontre des femmes qui ont 38 ans, qui sont dans le même état que moi j'étais à 28 ans. c'est vers la quarantaine que les femmes et les hommes ils se sentent prêts à porter plainte. effectivement il faut que ces crimes-là soient imprescriptibles comme les génocides ! puisqu'il faut savoir que les personnes qui ont vécu les crimes incestueux, les viols tout ça présentent les mêmes conséquences que les personnes qui ont survécu à des génocides, qui ont survécu à la guerre, qui ont survécu à des prises d'otages, les crimes incestueux devraient être imprescriptibles pour nous donner le temps, d'accord ? même si c'est à 50 ans, même si à 60 ans, même si l'agresseur est déjà mort, c'est pas grave ! Mon père il a pris quinze ans mais moi j'ai pris perpet', les victimes elles prennent perpet'.

**Axelle:** L'imprescriptibilité s'avèrerait également judicieuse pour éviter la récidive chez les agresseurs.

**Sokhna:** pour ce qui est des violences sexuelles, c'est rarissime qu'on ait à faire à un agresseur qui

a fait une seule victime, que ça soit pour les violences intrafamiliales, l'inceste ou pour que ça soit les prédateurs en série comme ceux qui ont été condamnés ces dernières années. En fait, chaque action en justice permet de protéger des victimes, des futures victimes. donc l'imprescriptibilité permettrait certainement de sauver beaucoup de victimes qui peuvent aujourd'hui savoir qu'un auteur bah sévit toujours, ou est en liberté en tout cas, et être arrivées à un moment où elles pourraient parler et elle se dit que cela ne sert à rien.

**Axelle:** J'ai demandé à Sokna Fall si les personnes qui se rendent coupables d'agressions sexuelles étaient des monstres.

**Sokhna:** Dire que ce sont des monstres, ça n'a pas beaucoup de sens / parce que c'est de toute façon des êtres humains et que dire que ça serait des monstres voudrait peut-être les sortir de l'humanité. Que certains aient des fonctionnements monstrueux, ça, c'est certain. Ça, pour moi, c'est évident et une des difficultés d'ailleurs du travail, c'est de bien vouloir descendre dans cet enfer où il faut, ou pour comprendre la victime il y a un moment où il faut aussi qu'on comprenne comment a fonctionné de façon monstrueuse leur agresseur. Parce que parfois, c'est tellement complexe, c'est tellement pervers, c'est tellement alambiqué que c'est que en comprenant ça qu'on peut comprendre pourquoi, après tant d'années ou dans certaines situations, etc. la victime se sente si mal. Après donner un profil des agresseurs, comme on sait, y'en a pas en termes de catégories socio culturelles, origine ethnique et tout. Faut savoir aussi que ce qu'on sait des agresseurs, on ne le

sait que des agresseurs qui se font prendre. On ne sait pas grand-chose des agresseurs qui se font pas prendre ou des agresseurs dont personne ne parle. Parce que moi de toute façon, même si bien sûr les personnes que je rencontre ont pu être agressées par quelqu'un qui ne s'est jamais fait prendre. c'est au moins leur victime à au moins pu parler à quelqu'un, c'est à dire à moi. Mais il y a des tas de situations où je pense que des agresseurs ne se sont pas fait prendre. Et en plus, leurs victimes n'ont jamais parlé.

**Axelle:** Selon le dernier classement de l'Unicef sur les violences sexuelles subies avant 15 ans, la France est après les Etats Unis et avec le Royaume Uni, le pays occidental le plus touché par les violences sexuelles sur mineur.e.s. En 2015, le Ministère de la Justice dénombrait 8300 enfants de moins de 10 ans et 11900 de 10 à 17 ans enregistrés comme victimes de violences sexuelles, soit 20200 enfants. Ces chiffres correspondent aux infractions qui ont été portées à la connaissance des institutions policières et judiciaires, autrement dit à une partie seulement des cas existants. En France, il est interdit de dispenser un questionnaire à des mineur.e.s sans l'autorisation légale de leurs parents. Si cette autorisation permet la réalisation d'enquêtes sur des sujets comme la santé des enfants, elle rend impensable toute enquête sur les violences intra-familiales. Il n'existe pas d'autre possibilité à ce jour que d'interroger les adultes sur leur enfance et leur période de jeunesse pour appréhender un tel sujet. Cette impossibilité explique qu'associations et collectifs estiment que les chiffres diffusés représenteraient seulement la pointe de l'iceberg, particulièrement pour ceux touchant à l'inceste.

Dans le code pénal français, le viol incestueux est considéré comme un crime de viol comme les autres, il ne s'agit pas d'une infraction spécifique. Même lorsque la victime a six ans, il reste nécessaire d'apporter la preuve du non consentement selon le critère légal de violence, contrainte, menace, ou surprise.

selon les statistiques en 2014, du service national téléphonique d'accueil pour l'enfance en danger qui gère le numéro d'urgence, 119, 75% des appels liés à des violences sexuelles sur mineur.e.s étaient liés à des cas d'inceste.

selon l'association nationale des victimes de l'inceste, le chiffre de l'inceste de 4 millions de victimes en France reste encore largement sous évalué.

Pourquoi parfois, par égard pour leurs proches les victimes se taisent?

**Sokhna:** Alors, quand il s'agit des enfants, les enfants ont cette manie exaspérante de protéger les gens qu'ils aiment. Et s'ils ont la moindre raison de penser que ça ferait beaucoup de mal aux gens qu'ils aiment qu'ils le disent, eh bien, ils sont capables de garder des secrets douloureux pour eux du coup, toute leur vie ou en tout cas toute leur enfance. C'est évidemment des choses dont se servent les agresseurs parce qu'ils se débrouillent toujours pour faire penser aux victimes que soit les adultes les croiront pas, soit que les adultes, que les personnes de ressources pour l'enfant vont mal les juger, s'ils disent ce qui s'est passé, etc. D'ailleurs, les enfants peuvent aussi pour les mêmes raisons, protéger leurs agresseurs parce que l'agresseur peut, parmi de sa

palette de techniques, apparaître aux enfants finalement assez vulnérable, assez misérable, assez triste, etc.

**Axelle:** Pourquoi la plupart des personnes victimes éprouvent de la honte et de la culpabilité, alors qu'elles ne sont absolument pas responsables de l'agression qu'elles subissent?

**Sokhna:** l'enfant, même tout petit, il sait que c'est pas bien ce truc. Il le sait, mais il ne sait pas nécessairement pourquoi. Parce que, justement il est petit, il n'a pas la connaissance de la sexualité, de ce qui est normal dans la sexualité ou pas normal, etc. Mais il sait que ce n'est pas bien, à la fois parce que plein de petits indices qu'il a pu capter, que c'est caché, qu'on lui a demandé de pas en parler. Il y a plein plein de petits indices. Et puis il y a ce qu'il a vécu dans son corps qui est même si il n'y a pas eu de violence, qui est quand même un truc bizarre, qui est suffisamment bizarre pour qu'il sache qu'il y a quelque chose qui n'est pas bien. Sauf que, ça rejoint la culpabilité sauf que ce pas bien, il peut en parler à personne et il est tout seul avec. Et donc finalement, c'est lui qui devient pas bien. C'est sa personne qui est pas bien du coup, puisque c'est intrinsèque, inexplicable, et ça lui dévore les tripes sans qu'il puisse élucider cette histoire. Et ça génère donc cette honte, cette honte aussi qui est un phénomène complexe parce que les victimes ont à la fois l'impression que ça se lit sur leur visage et en même temps, c'est à dire qu'elles peuvent facilement avoir l'impression que rien qu'en les regardant on va voir quelles sales personnes elles sont. Évidemment, les gens ne voient pas et ne voient pas de toutes façons pas qu'elles sont des sales personnes même si elles



voient éventuellement qu'elles ont vécu quelque chose de difficile. Mais ça crée ... tous ces mécanismes dits dissociatifs qui font aussi que la personne peut avoir tout le temps l'impression que ce n'est pas sa vraie personne que les gens voient. Qu'il y a cette sale personne à l'intérieur dont elles ont tellement honte qu'il ne faut surtout pas qu'elles montrent. Et puis, il y a la personne à l'extérieur qui donne à peu près le change, Et c'est des mécanismes qui peuvent handicaper la vie entière d'une personne, parce qu'il y a plein de choses qu'elle ne voudra pas faire, afin qu'elle osera pas faire de peur qu'on se rende compte de qui elle est vraiment.

**Axelle:** Quand on est un enfant, quel sens a la sexualité?

**Sokhna:** les petits enfants ne sont absolument pas matures pour la sexualité adulte. Qu'ils aient des touche pipi entre eux ça une chose, mais ça n'a rien à voir avec cette sexualité adulte qui, parfois, par le biais des agressions sexuelles, est contaminée aux enfants. C'est à dire qu'il peut y avoir des agressions entre enfants qui sont vraiment des agressions. Mais ça veut dire que l'enfant qui est agresseur, en général, enfin pas général ! ça veut dire qu'il a été lui-même victime ou témoin de la violence sexuelle adulte ou de la sexualité adulte dans certains cas. Et donc l'enfant pré pubère bah non, il n'est pas sexuel. Mauvaise interprétation des travaux de Freud. L'enfant pré pubère est sensuel certainement, il peut connaître du plaisir avec son corps, mais ce n'est pas sexuel, ce n'est pas génital. Par rapport à des jeunes enfants, la sexualité génitale adulte c'est insensé. Il n'est pas programmé pour comprendre ça. Pour en tirer quoi que ce soit de

positif. Et c'est pour cela que, j'sais pas un enfant de 3 ans qui tombe, en supposant qu'il tombe c'est souvent plus compliqué que ça, mais disons qu'il tombe sur un film pornographique il peut être traumatisé alors qu'il n'y a pas eu de violence, alors il y a peut-être même pas eu d'intention. Il peut être traumatisé.

**Axelle:** on peut parfois entendre “mais pourquoi tu ne t'es pas débattue, tu étais grande pourtant”. La capacité à se défendre lors d'une agression sexuelle dépend-elle de notre âge?

**Sokhna:** la capacité à se défendre n'a rien à voir avec la maturité. On peut être une personne parfaitement mature et dans une situation traumatique, avoir tous ses moyens complètement coupés par la violence de la situation ou la perversité de la situation ou la folie de la situation. Et la question de la maturité pour les petits enfants, c'est que comme justement, ils n'ont pas le cerveau et le développement mature pour en fait discerner ce qui est en train de se passer, pour discerner le bien ou le mal, le bénéfique ou le négatif de ce qu'ils sont en train de vivre, ils peuvent absolument pas réagir d'une façon auto protectrice, adaptée. Ils en ont pas les moyens. Et c'est aussi cette immaturité qui va provoquer le traumatisme et l'état de choc dont on parlait tout à l'heure qui va faire que l'organisme lui-même va se mettre en état de sidération, puis de dissociation qui va rendre l'enfant absolument incapable de réagir pour sa propre sauvegarde, si ce n'est sur le mode dissocié. Et notre regard à nous doit être sur les agresseurs plus que sur les enfants.

**Axelle:** en matière de prévention aux violences, apprendre aux enfants à dire non peut-il s'avérer suffisant?

**Sokhna:** plus qu'à apprendre aux enfants à dire non, on devrait apprendre aux adultes à se poser des questions sur ce que vit l'enfant dans son corps quand on fait ci on fait ça ou on le lave. avec les enfants les messages les plus forts, ce n'est jamais ce qu'on dit, c'est toujours ce qu'on fait. Avoir ces discours là, mais pas davantage donner de message aux parents sur le fait même innocemment, que le corps de leur enfant, n'est pas leur corps à eux, mais donc dire tous les jours tu dois te méfier de ceci ou cela, ou bien les adultes n'ont pas le droit de ceci ou cela et en même temps faire vivre à l'enfant que son corps au fond, ne lui appartient pas, ça peut pas marcher. ça sera inefficace.

**Axelle:** Est-ce aux enfants de dénoncer la maltraitance ?

**Sokhna:** Non. Non. C'est aux adultes de penser en fait. C'est pas considéré que par définition, un enfant, il dit n'importe quoi. Que par définition, un enfant s'occupe de choses futiles. Que par définition, un enfant doit écouter ce que disent les adultes parce que, en fait, même dans les situations très verrouillées, les enfants ont toujours essayé de dire des trucs ou de faire passer des messages. Sauf que on ne leur pose pas de questions. C'est à dire qu'on a un enfant qui dit « Ah bah non. j'ai plus envie de faire du théâtre ». Bon, bon, tant pis. OK, pas grave. Heureusement, c'est des parents qui ont pas insisté, mais on lui a pas posé de questions. Peut-être qu'il faut juste poser des questions. Alors ça ne veut pas dire que tout enfant qui veut

cesser une activité a subi des agressions sexuelles dans le contexte de cette activité. Mais quand même, on pose des questions. Voilà. Les enfants ne sont pas juste capricieux. En fait, je pense que ça existe pas des caprices, en vrai.

**TEXTE : PUSH, MES ANNEES ADULTES,SAPPHIRE**

**par Rhonda Patrice Johnson**

**J'ai vingt-quatre ans ça fait huit ans que je suis « partie » ( je le dis comme ça parce que vous savez comment je suis partie) de la maison de ma mère. Kimberton, il est dentiste. Était dentiste, peut-être qu'il l'est encore, s'il a gagné son procès – il a été accusé par les parents d'une fillette d'avoir essayé de lui mettre le doigt ( et qui sait quoi d'autre) dans la chatte pendant qu'il était censé lui soigner les dents ! Joli, non ?**

**Axelle:** on trouve des enfants maltraités, abusés, violés dans tous les milieux sociaux. Pourquoi la protection de l'enfance ne mobilise-t-elle pas toute la société?

**Sokhna:** on est tous concernés par cette question-là. Alors pas intrafamiliales, mais par les violences sexuelles en général contre les enfants. Je pense que d'une certaine manière, on est tous concernés de très près ou de très loin. Mais on est concernés. Tout simplement parce que les êtres humains, enfin les enfants d'humains, sont les êtres parmi les plus vulnérables qu'ils soient et que les meilleurs parents du monde auront quand même beaucoup de chance s'ils arrivent à éviter à leurs enfants, je sais pas moi, l'exhibitionniste du bout de la rue ou le tripoteur du métro, ou le

peloteur d'un coin de village en milieu rural. En fait, je pense que c'est très, très difficile pour un enfant d'éviter à 100% les questions d'agressions sexuelles dans l'enfance et , c'est absolument terrible. Et pourquoi du coup on ne lutte pas plus parce qu'on devrait justement...il devrait y avoir des choses fortes mises en place par les Etats, 'fin il devrait y avoir une vraie mobilisation...c'est la question du déni qui protège. Parce que c'est quand même toujours des choses extrêmement inconfortables, majoritairement des choses pour lesquelles les enfants n'ont pas eu d'explications, n'ont pas eu de, je dirais de remise en ordre du monde; c'est à dire que quand il se passe un truc comme ça ou une violence d'ailleurs, d'un adulte surtout, contre un enfant, le monde s'écroule. Et y a besoin de le remettre sur pieds. Et pour ça, pour remettre sur pieds le monde de l'enfant, il faut lui expliquer ce qui s'est passé. Il faut entendre d'abord. Et puis il faut lui expliquer ce qui s'est passé. Il faut l'expliquer comme ça n'a rien à voir avec lui, mais tout à voir avec des gens qui se vengent sur autrui de leur propre histoire. Et en fait, il y a plein de gens qui arrivent à l'âge adulte sans avoir eu l'occasion de rien traiter des choses qui sont qui leur sont arrivées. Et puis, il y a un autre phénomène, beaucoup plus préoccupant. C'est que comme il s'agit pas tant de sexualité que d'histoire de domination, comme on est dans une société qui est quand même très organisée sur la domination, si on commence à s'attaquer sérieusement à ce sujet-là, c'est toute la société qu'il faut repenser et tous les rapports de domination qu'il faut discuter et dévoiler pour ce qu'ils sont de rapport de domination et pas comme rapports de pouvoir au sens d'exercice du pouvoir bah pour gérer un Etat, pour enfin l'autorité, voilà. Je différencie le pouvoir et

l'autorité. L'autorité bien sûr qu'on en a besoin, le pouvoir pour le pouvoir ça raconte quelque chose qui a à voir avec la domination.

**Axelle:** Pourquoi les violences sexuelles sur les enfants font-elles l'objet d'un tel silence?

**Sokhna:** c'est quand même les familles un peu populaires, un peu quart- monde, un peu machin oui là on sait, mais quand on va dans les belles demeures de certains quartiers de Paris ou de province, on peut tomber sur des horreurs, mais inimaginables, mais parfaitement verrouillées avec une faveur bleue. Un beau discours, une belle présentation et ça passe totalement inaperçu. Et donc, du coup, je pense que l'intervention pour la protection des enfants, elle a gardé aussi cette signification-là, c'est que c'est les classes puissantes qui interviennent dans les familles pauvres et qui viennent juger et éventuellement enlever. D'ailleurs, il y a eu des fois où c'était vraiment enlever des enfants parce que on pouvait les louer à des agriculteurs qui en avaient besoin pour tout service aussi, éventuellement. Et donc, du coup, effectivement comme globalement, la société a quand même pas trop envie qu'on s'intéresse à ces questions-là, en termes de société et pas en termes sociaux, mais en termes c'est vrai que le discours de protection qu'on a tous besoin que les enfants soient protégés, très curieusement, intrafamilial... on peut avoir ce discours là pour les familles plus populaires, mais dès qu'on monte dans la société, on est plus intéressé par les questions d'instituteur pédo criminel ou de ... enfin l'extérieur ! À l'intérieur, c'est sûr, y'a rien ! M'enfin en tout cas, voilà, c'est comme si là on avait à faire à une autre réalité que la réalité voilà,

de l'humain de base, là on est on est dans autre chose. C'est un truc un petit peu, c'est pas un peu, c'est totalement effarant parce qu'en plus, justement, ça, ça maintient cette espèce de logique de l'impunité des puissants.

**Axelle:** j'ai demandé à Karen et Sairati ce qu'elles voudraient dire aux adultes qui étaient autour de l'enfant qu'elles étaient.

**Karen:** la petite Karen aimerait vraiment dire aux adultes, à ma tante, à mes parents « Écoutez-moi. Écoutez-moi réellement. je sais que je passe mon temps à ... euh... dire plein de bêtises tout le temps, mais ... euh... là, c'est réel. Et c'est tellement réel que je ferai tout pour sortir de cette situation. La raison pour laquelle j'ai rien dit c'est parce que je sais très bien que personne ne sera là pour m'écouter. Etant donné que je suis croyante je vais sortir un petit verset de la Bible qui dit "enfants, obéissez à vos parents. Parents, écoutez vos enfants"

**Sairati:** aux adultes qui l'entouraient à cette époque, j'ai envie de leur dire que...l'essence même de la vie en fait c'est d'apprendre de ses erreurs. Qu'ils n'ont pas pu agir hier. Mais qu'il n'est jamais trop tard pour faire mieux. Euh... pour ceux qui ne comprennent pas encore pourquoi est-ce qu'ils devraient agir et préfèrent rester dans le silence, j'ai envie de leur dire que je leur souhaite un sommeil en fait à la hauteur de leur tranquillité d'esprit.

**Axelle:** À Fabienne dont vous avez entendu le témoignage dans l'épisode 5 consacré à l'inceste, j'ai demandé ce qui lui semblait important que nous sachions toutes et tous sur l'inceste.

**Fabienne:** Je veux que les gens entendent que le problème il est toujours présent. Permanent.

j'ai besoin que les choses changent. J'ai besoin que chacun prenne ses responsabilités et participe à la protection et à la libération de la parole et à la protection des enfants. Je reçois au moins un appel par jour de victime. Ça n'est pas supportable.

Les victimes elle sont pas entendues en France. Malgré ce que fait AIVI depuis 20 ans. Malgré la libération on va dire artistique et culturelle de la parole, rien ne bouge sur le plan politique ! il y a personne qui gronde hein pour les violences faites aux enfants !

J'en veux effectivement à la société. J'en veux aux responsables de la santé. J'en veux aux responsables juridiques. C'est pas moi qui peux changer les choses. C'est nous. C'est nous.

**Axelle:** La question des agressions sexuelles et des viols sur mineur.e.s toutes et tous nous interroger sur ce socle sur lequel reposent toutes les sociétés humaines: la famille. Ce qui s'y trame, ce qu'elle engendre, de quoi est-elle le nom et le prolongement? et pourquoi peut-on y faire les frais de trop d'attentions, pas assez d'attentions ou les pires attentions. Les récits que vous avez entendus dans ce podcast et ceux de plus en plus nombreux que vous pouvez par ailleurs lire, voir et entendre sur ce sujet, ne sont pas juste des histoires individuelles mais de multiples fois le reflet d'un rapport de domination systémique. Celui d'un rapport ancestral où le fort maltraite le faible, où le riche crache sur le pauvre, l'homme soumet la femme, les adultes frappent les enfants. Ces violences traduisent une réalité psychique liée



dans tous les pays à la représentation de la masculinité qui découle de la propriété. Dans cette réalité, les femmes et les enfants sont de tout temps des biens dont on peut disposer et abuser. Les violences sexuelles sur les enfants ne sont pas des questions privées, personnelles. elles renvoient à l'organisation de notre société. elles renvoient à des distinction entre le public et le privé, le personnel et le politique, et elles naissent dans nos familles. la cellule familiale est notre socle commun, le premier champ de notre politique. Lorsque nous passons sous silence les violences qui surviennent en son sein, nous perpétons un système universel d'oppression à l'égard des mêmes: les femmes et les enfants. L'omerta terrible en vigueur autour des familles et de ce qui s'y trame et l'invitation à passer notre chemin et ne pas sonner à la porte des maisons engendrent partout des criminels. Dans le cas des violences sexuelles le fait que les agresseurs soient souvent eux-mêmes d'anciennes victimes, que 30% d'entre eux sont des mineurs, devrait nous alerter sur la manière dont la violence se transmet au fil des générations dans le secret des familles. Sur la façon dont elle prospère en silence derrière les portes closes et gangrène nos sociétés. Faire de la violence sexuelle et familiale un enjeu public, une lutte féministe contre le patriarcat en estimant que ce qui se passe dans l'intimité des familles relève de notre affaire à toutes et à tous, c'est contribuer à ce qu'elle disparaisse un jour. car ce qu'elle charrie nous impacte tous. Les enfants victimes deviennent des adolescents, des adultes, des parents, des citoyennes et des citoyens qui dans le meilleur des cas ne feront pas subir à la collectivité les représentations de soi négatives qu'ils auront intériorisées. Mais dans le cas contraire, reproduiront victimes ou

bourreaux, une configuration familiale. Construire des relations familiales sans oppression, remettre en cause les pratiques patriarcales au sein de nos familles, c'est ce qui est au coeur de cette question des violences sexuelles sur les enfants, et des autres types de violence au sein des familles et du couple.

### **fin de l'épisode**

### **La Fille sur le canapé - Epilogue - "Ce qui nous lie"**

*« La révolution commence avec soi-même, en soi-même »* dit l'autrice afro-américaine et réalisatrice de documentaire, *Toni Cade Bambara*.

#### **Axelle :**

Je me suis enfuie de la maison à 17 ans. Un jour j'ai pris mes affaires pour me rendre au lycée, et je ne suis plus jamais rentrée. Je me suis aussi renommée. J'ai adopté le prénom qui est aujourd'hui le mien, et laissé derrière moi celui de l'enfant agressée, avec l'enfant.

Ce n'est que des années plus tard, à la faveur de la découverte du secret de famille entourant ma naissance, que j'ai à nouveau adopté ce prénom. Qui était celui que m'avez soigneusement choisi mon père. Qui racontait un temps où j'étais follement aimée et chérie par un homme noir, avant qu'un autre, puis un deuxième, ne viennent ravager pour longtemps ma capacité d'être proche du moindre d'entre eux. En retrouvant mon prénom, j'ai aussi retrouvée la fillette qui le

portait et à laquelle j'avais tourné le dos, en fermant définitivement la porte de la maison où nous avions grandi.

□  
J'ai demandé à chacune de mes invitées, avant de les quitter, ce qu'elles auraient eu envie de dire à leur petite fille intérieure, à celle à qui était arrivé ces agressions? Jessyka dont vous avez entendu le témoignage dans le deuxième épisode, m'a confié qu'elle aurait aimé dire à la petite fille qui croyait qu'elle était en train de jouer:

**Jessyka :**

□  
Et bah déjà que c'était pas normal... qu'elle aurait dû en parler... directement et ne pas attendre ... Heu...aussi que... *que c'est triste... que c'est pas des choses qu'elle aurait dû vivre* Et que... même si... elle va culpabiliser... que malgré ça, c'est toujours pas de sa faute... qu'elle l'a pas mérité.´  
...

**Karen :**

J'aimerai lui dire deux choses. J'aimerai lui...non, trois choses. La première, c'est ... que tu es aimée par les autres malgré ce qui t'est arrivé. La deuxième chose, c'est... Bravo, aussi! Parce que j'ai tendance à être assez fière de... de la manière dont je me suis aussi comportée et le fait d'avoir eu cette présence d'esprit à 7 ans. Et ... et la dernière c'est...euh... Que t'as...t'es pas obligé d'être toujours aussi forte tout le temps.

**Laura :**

Ça va aller. Ça va aller. Et qu'elle a su, j'ai su, on a su trouver les ressources en nous et autour de nous parce que je suis pas là, là, toute seule hein ! je me suis créé un village pour pouvoir arriver où j'en suis aujourd'hui et ...et ça va. Après le reste de l'histoire, je la connais pas mais ...

*« Quelque part au fond de toi, il y a cette personne libre dont je parle. Trouve-la et laisse-la faire le bien dans le monde » Toni Morrison, Sula*

### **Axelle :**

C'est à 49 ans que je peux raconter cette histoire. 3 décennies m'ont été nécessaires pour acquérir la connaissance de moi-même, devenir ma propre ressource, ma meilleure alliée, et réaliser que je n'étais pas seule, que ce n'était pas de ma faute et que je pouvais en parler. Sur ce chemin, les livres m'ont permis de trouver mon identité, un équilibre et de l'apaisement. Permis de comprendre que l'expérience propre, unique et singulière est celle de tout le monde.

*« Si tu mens sur ta douleur, tu seras tuée par ceux qui raconteront que tu l'as bien cherchée »* écrit Alice Walker, dans Le secret de la Joie. Beaucoup de gens ont eu une enfance difficile. Beaucoup y ont laissé des plumes, parfois même leurs ailes. Beaucoup souffrent de traumatismes terribles qu'ils gardent pour eux des années durant. Et pour un grand nombre d'entre nous, la famille n'était pas un refuge mais ce qu'il fallait fuir.

Dire sa douleur c'est être vue. Découverte.  
Vulnérable.

L'autrice américaine et chercheuse en sciences humaines Brene Brown, dit que la vulnérabilité est le berceau du courage. Mais que les traumatismes vécus peuvent nous emmener à la considérer comme dangereuse. Mais en vérité, l'intimité n'est pas possible sans vulnérabilité. Sans consentir à baisser la garde.

Le chemin a été encore très long après mon agression sur le canapé, pour que je me réapproprie mon espace intérieur. Ça m'a demandé du temps. De l'application. Une attention constante. Et du soin. Beaucoup de soin pour me retrouver en possession de moi-même. Avoir conscience de mon corps, me réapproprier sa puissance, sa beauté et sa force, sans en minimiser la souffrance. Des lectures m'ont facilité la tâche, permis d'en refaire un territoire qui m'appartienne pleinement, et rentrer en possession de ce qui n'aurait jamais dû m'être dérobée, jusqu'à ce que ma sensualité, ma sexualité, ma volupté soient le fruit de ma volonté et de mes choix.

Ces écrits en me permettant de me recentrer sur moi-même, sur mon seul ressenti et déterminer la liberté dont je souhaitais disposer, m'ont permis de procéder à mon propre sauvetage, trouver force et confiance en moi pour parler, témoigner, partager mon expérience.

Nous ne pouvons pas échapper à notre héritage passé, ce qui a eu lieu a eu lieu pour toujours. Mais nous pouvons nous en servir pour modeler notre futur. À condition de ne pas nous perdre de

vue. D'avoir pour soi l'attention que l'on aurait aimé recevoir.

**Axelle :**

J'ai demandé à mes invitées pourquoi elles ont bien voulu prendre part au podcast ?

**Jessyka :**

Hummm...bah déjà, j'ai vu votre appel à témoigner Et je me suis dit « bon bah regarde au moins ,ça parle de quoi et tout? » Et j'ai regardé et déjà j'ai vu que c'était, il y avait écrit dans les communautés noires. Et bah forcément, j'suis une femme noire, enfin j'suis une jeune femme noire. Et puis je me suis mais en fait, tu devrais y participent parce que, déjà dans les communautés noires, c'est... c'est tabou. Donc le fait que, rien que le fait que t'en parles, c'est déjà un grand pas. Et puis hein, je me suis dit que bon bah si ça se concrétise, bah je serais à l'aise parce que, bah forcément on est entre nous . Donc voilà, donc je vous ai contacté directement.

**Laura :**

Le sujet était tellement clair et tellement précis et que j'étais tellement concernée que je ne pouvais pas faire l'économie, en fait. ça fait un moment en fait que je cherche à transformer mon expérience en quelque chose mais je ne savais pas sous quelle forme... Mais en fait, c'est quand tu m'as expliqué que je fais partie d'un très petit nombre de pourcentage de femmes qui vont jusqu'au procès que j'ai fait « Whooooh ». J'avais pas du tout conscience de ça. Et du coup, Il faut, là pour le coup c'est vital... Il faut que les victimes sachent

que c'est possible. Donc euh...c'était ma façon à moi de pouvoir contribuer, aider, partager et surtout partager, parce qu'aider j'suis même pas sûre que ça soit possible, en tous cas partager.

**Karen :**

j'en ai assez, qu'on invisibilise les petites filles noires ou les jeunes filles noires qui subissent des agressions sexuelles. En fait on est tellement invisibilisées qu'on dirait que ça nous arrive pas. mais je suis un peu ... un peu anxieuse et tout parce que on aura toujours le même backlash de ces hommes ou de ces femmes noires qui vont encore dire qu'on est là pour descendre la communauté, les hommes noirs, etc. Etc. Mais bon, j'suis arrivée à un stade où j'en ai plus rien à foutre parce que c'est ma vie.

**Sairati :**

j'ai décidé aujourd'hui, de te parler parce que déjà je me sens en confiance, mais euh...aussi parce qu'en fait, quand j'étais dans le silence, quand j'allais mal, j'aurais aimé entendre une personne qui aurait vécu la même chose que moi me faire comprendre qu'en fait demain, tout ira mieux. c'est peut-être difficile aujourd'hui, mais t'inquiète pas avec le temps... ça fera moins mal. Donc...je parle en fait pour être celle que j'aurais voulu voir, entendre.

**Axelle :**

Le viol fait partie de la vie collective des femmes. Pour des millions de filles, le destin féminin commence comme ça. Même éloignée, la peur de la violence sexuelle fait partie de ce que les

femmes se transmettent sans avoir besoin de parler. Et en France, comme partout ailleurs dans le monde, les citoyens les plus vulnérables face à cette dernière sont les filles. Mais les garçons sont eux aussi concernés. Les jeunes garçons sont eux aussi victimes d'agression sexuelles. Les statistiques parlent d'1 garçon sur 13 violé chaque année en France, mais ce chiffre est probablement très sous-estimé, les garçons osant peu reporter les agressions dont ils sont victimes. Tout comme le statut de victime n'est pas inéluctable, je suis convaincue qu'on ne naît pas violeur, on ne naît pas agresseur. Et qu'il nous faut inclure les victimes masculines dans les problématiques d'agression sexuelles, pour empêcher les fils devenus des hommes, de faire à leur femme ce qu'ils ont vu faire à leur mère et à leur sœur. Réinventer notre manière de vivre bien ensemble, de faire société, hommes et femmes est à ce prix.

La violence dans le cadre des relations intimes est la forme la plus courante de violence subie par les femmes au niveau mondial. Ce qui est vrai pour les femmes l'est aussi pour les enfants. Filles et garçons. Les violences sexuelles sont la face cachée de notre société. Une réalité que la collectivité refuse de voir. Elles sont la face cachée de notre société. Et ce déni collectif entrave leur éradication effective.

Penser que la famille est politique, que l'enfance est politique, et l'enfant un sujet et non simplement un membre de la famille, ou un être appartenant à ses parents qui n'aurait pas de droits, c'est procéder à une remise en question de cette institution qu'est la famille au sein du système politique et culturel qu'est le patriarcat.



Et s'attaquer à la racine même de notre oppression à toutes et à tous.

La parentalité n'est pas uniquement une affaire privée, elle est politique. De l'enfant à la société, il n'y a qu'un pas. Car si l'on peut être conjoint de personne, parent de personne, on est toujours l'enfant de quelqu'un.

Dans la culture d'où sont issus mes parents, on ne demande pas « D'où viens-tu ? » mais « *De qui es-tu l'enfant ?* ». Sous-entendu « Qui t'as éduqué ? » parce que l'amour s'enseigne par la parole ou par l'exemple. Et la violence, aussi.

Ce qui nous lie, ce sont les enfants que nous avons été. Toutes nos mères ont été des filles. Tous nos pères ont été des fils. Que l'on choisisse de devenir parent ou non, nous sommes toujours l'enfant de quelqu'un, ayant lui-même été enfant. Puis adulte, citoyen et dans certains cas, parent. Ce qui nous sauverait serait de nous souvenir de ce socle commun et estimer impératif la possibilité pour chaque enfant enfin considéré comme un sujet, à une enfance préservée de la violence, de l'exploitation, de la négligence, ou du dénuement.

« *La culture ne crée pas les gens, mais les gens crée la culture* », dit l'écrivaine, essayiste et activiste nigériane Chimamanda Ngozi Adichie. Notre civilisation prend appui sur la culture du viol, la domination masculine et la maltraitance des enfants. C'est le patriarcat qui est à l'origine du viol. La domination qui en est le propos. Qu'il s'agisse du viol sur les femmes, parfois sur les hommes et particulièrement sur les enfants.

NOUS sommes la culture.

Nous sommes le personnel. Et le politique.  
L'intime parle de nous. Tout comme le politique.

Les violences sexuelles sur les enfants, filles et garçons que l'on en soit victime ou pas, parlent de nous tous. Elles parlent de vous et de moi et de l'attention que nous prêtons au présent que nous bâtissons, pas seulement pour nos enfants, mais pour tous les enfants. Nous faisons tout à la fois partie du problème, et de sa résolution. Et parce que le mal individuel est en réalité un mal collectif, que la violence faite à un enfant est faite à tous ainsi qu'à l'enfant que nous étions, et qu'il n'y a qu'un pas, de l'enfant à la société, nous pouvons collectivement améliorer qui nous sommes. Transformer notre regard sur cette question et agir enfin, dans l'intérêt supérieur des enfants. Qui est en fait notre intérêt. L'enjeu d'une telle transformation est de ne pas voir les enfants victimes d'aujourd'hui devenir les agresseurs et victimes de demain. Car c'est seulement à cette condition que le changement surviendra, de l'enfant à l'adulte. De l'individu à la société.

« *Nous sommes celles que nous attendions* » a écrit la poétesse afro-américaine et militante bisexuelle June Jordan.

□  
□  
Avant de se quitter, j'ai demandé à Jessyka, Karen, Laura & Sairati ce que je pouvais leur souhaiter :

**Jessyka :**

*D'arrêter de... de culpabiliser... d'y repenser souvent peut-être. De faire attention... euh... bah que.. je sais que... quand ça va mal, j'vais...j'vais essayer de pas y repenser parce que sinon j'vais... j'vais vraiment aller au fond du gouffre... euh bah d'aller mieux*

**Laura :**

*De continuer à être heureuse j'crois. Ouais, de tout faire pour continuer à garder ce niveau de bonheur. D'affronter la vie comme elle se présente et de .... Et d'avoir foi en moi pour pouvoir la traverser, la vivre le plus longtemps possible et... Parce que j'ai les armes pour en tous cas. J'ai les armes pour, je peux. Je peux le faire. On peut toutes le faire.*

**Karen :**

*Je pense que tu pourrais au moins me souhaiter le fait de tourner cette page là d'une manière judiciaire. Parce que j'ai toujours eu espoir que ça éclate et que je puisse littéralement définitivement tourner la page. J'aimerais aussi, qu'on n'omette pas, parce que là, effectivement, on parle des petites filles mais il y a des petits garçons aussi, noirs qui vivent aussi des violences sexuelles. J'serais malhonnête, ce serait malhonnête de ma part quand j'ai cité le documentaire Surviving R.Kelly de ne pas parler du fait que R.Kelly lui-même a été victime de pédophilie quand il était petit. C'est vrai que moi j'ai été aussi pas mal... touché, mais j'ai vu aussi le parcours de mon cousin qui a subi des violences sexuelles. Et c'est pas un parcours facile non plus.*

“ vous savez pas ce qu'on a vécu ». Vous ne savez pas ce qu'on a vécu. Vous savez pas c'qu'il a vécu. Vous savez pas non plus ce que ma cousine a vécu, peut être que c'est aussi en lien avec la manière dont elle voit les hommes. J'ai pas d' outils pour nous soigner tous. Mais déjà, ce serait quand même pas mal qu'on commence à ouvrir les yeux parce que c'est énorme quoi. On est beaucoup.

### **Sairati :**

Souhaite-moi de l'amour ! Souhaite-moi de me rencontrer, de m'aimer, de croire en moi et... Surtout beaucoup de courage pour rester sur ce chemin de vie que j'ai choisi. Et aussi beaucoup de patience parce que j'pense que j'en aurai besoin.

Merci à Jessyka, Karen, Laura, Sairati et Fabienne de m'avoir fait confiance, et confié vos récits.

Vous m'avez donné de la force, émue à un point que vous n' imaginez même pas, et réconfortée moi qui ait cru si longtemps être seule à vivre l'indicible.

Merci à Atsama Lafosse et à Sandra Nkaké de m'avoir dit oui sans ciller, pour collaborer à ce podcast pas tout à fait comme les autres.

Merci à Aïchatou Ouattara, Sokna Fall, Racky Ka Sy, Morgane Ciupa, Fatoumata Gassama, la Capitaine Agnès Naudin, Frédérique Martz et toute l'équipe de Women Safe, d'avoir partagé avec moi leur savoir, leurs engagements et leurs convictions.

Merci à l'équipe de Nouvelles Écoutes, Aurore, Marine, Ashley, et particulièrement à toi Laura, et à toi Lauren d'avoir ainsi pu faire entendre nos voix, rendu possible ce projet qui me tenait tant à cœur.

Merci à vous aussi qui avez écouté ce podcast, tendu l'oreille à nos histoires. Et à vous qui êtes concernées, qui écoutez ce podcast, que vous ayiez parlé, pas encore parlé ou ne parliez jamais, je vous vois. Je vous crois. Je suis désolée de ce que l'on vous a fait. Ça ne devrait jamais arriver à personne.